

1946 - 2^{me} ANNÉE - N° 5

PRIX : 35 Fr.

NUMÉRO SPÉCIAL
LE 1^{er} RÉGIMENT ÉTRANGER DE CAVALERIE

VERT ET ROUGE

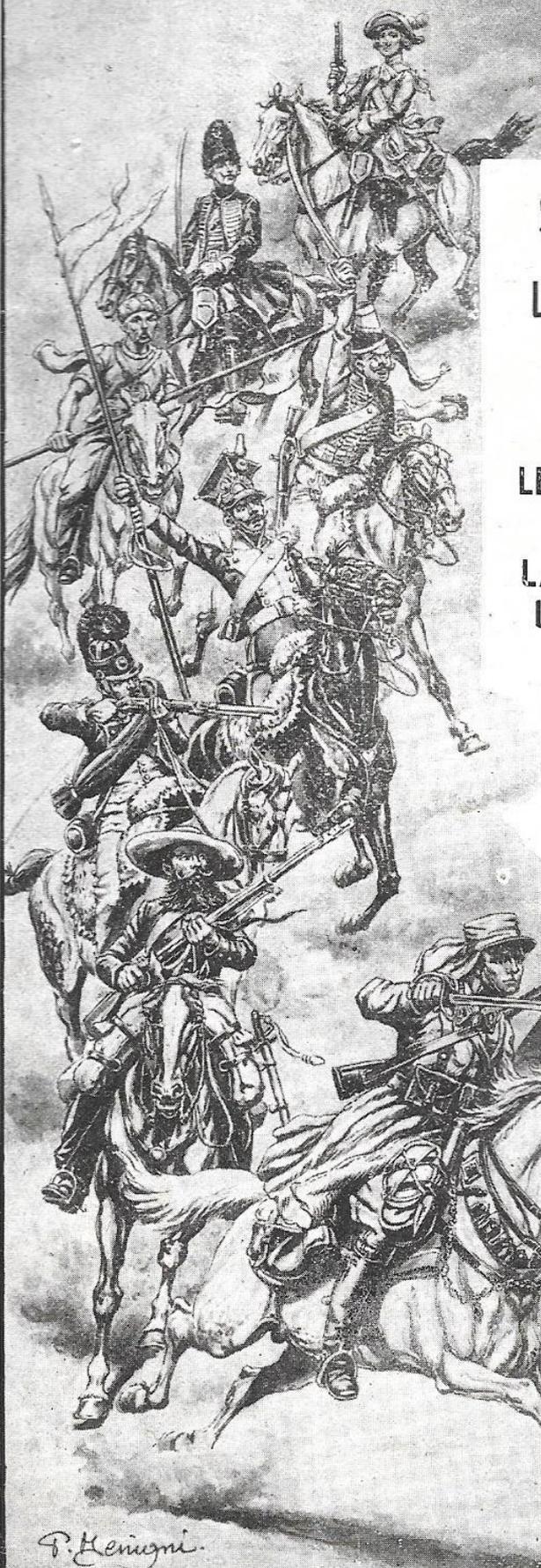
REVUE DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE

BIMESTRIELLE ILLUSTRÉE MILITAIRE ET COLONIALE



ADMINISTRATION, RÉDACTION & PUBLICITÉ
BUREAU DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE
BAS-FORT SAINT-NICOLAS - MARSEILLE

ÉDITÉE SOUS LE PATRONAGE DES SERVICES DE PRESSE
DU MINISTÈRE DE LA GUERRE



SOMMAIRE

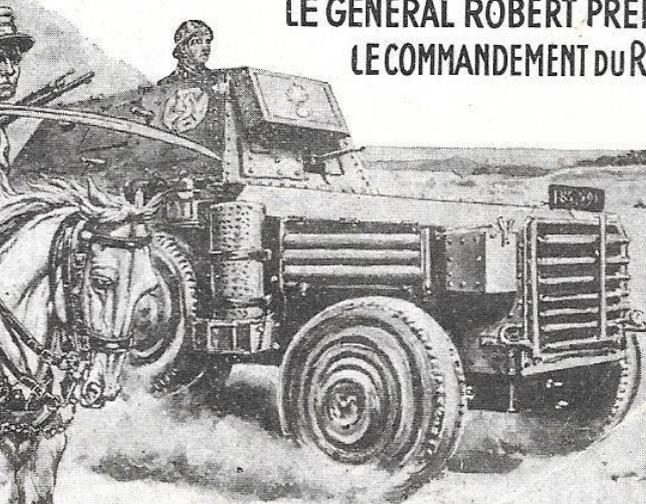
LE 1^{ER} RÉGIMENT ÉTRANGER
DE CAVALERIE

LES ANCÊTRES
LES CAMPAGNES DE SYRIE
ET DU MAROC

LA CAMPAGNE DE FRANCE 1940
LA CAMPAGNE DE TUNISIE
LA CAMPAGNE D'ALSACE

QUELQUES CITATIONS
LA CAMPAGNE D'ALLEMAGNE
CITATIONS DU RÉGIMENT
AVEC LE REC EN OPÉRATIONS

LE GÉNÉRAL ROBERT PREND
LE COMMANDEMENT DU REC



1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie

« Nec pluribus impar »

Le récit de la grandiose et glorieuse épopée des Unités qui ont eu l'insigne honneur de mener le combat pour la libération et de porter en Allemagne le fer et le feu du châtiement, sera l'œuvre de l'historien lorsque le recul sera suffisant pour lui permettre d'écrire en toute objectivité.

Encore faut-il lui donner toute la documentation nécessaire.

Il convient par conséquent de fixer au plus tôt la part prépondérante prise par la Légion, de broser un tableau complet de l'action toujours victorieuse et des multiples faits d'armes qualifiés des Régiments Etrangers.

Le numéro 2 de notre Revue a été consacré à la 13^{me} Demi-Brigade, le numéro 3 au Régiment de Marche de la Légion Etrangère.

Ces feuillets reviennent au Régiment Etranger de Cavalerie, le R.E.C.; ce R.E.C. dont les Escadrons, en Alsace, en Allemagne, en Autriche ont combattu en liaison intime avec les Bataillons de son frère aîné le R.M.L.E., à l'intérieur de la 5^{me} Division Blindée dont il était le Régiment de Reconnaissance.

Pour situer ce Régiment, qui est en campagne sinon en opérations de-

puis 1921, et donner au lecteur une idée précise du potentiel avec lequel il est entré dans la bataille pour la libération de l'Alsace, nous avons jugé indispensable de présenter un aperçu de son historique et de son passé récent.

La Tradition légionnaire ne connaît pas la couleur des boutons, elle n'a pas d'arme, elle est une.

N. D. L.

Les Ancêtres

« CE RÉGIMENT EST UN MONSIEUR »
« CE MONSIEUR EST UN SEIGNEUR »

« Le 1^{er} R.E.C., né de la Légion Etrangère, est en même temps le successeur de tous les Régiments Etrangers de Cavalerie qui, durant de longs siècles, servirent sous les Etendards de la France et c'est pour lui un pieux devoir d'évoquer le souvenir de quelques-uns d'entre eux. »

Ces mots, prononcés à Sousse le 30 Mai 1937, servaient de prologue à la manifestation organisée par le R.E.C. pour célébrer l'exemple des grands Régiments de l'Histoire dont il se recommande.

C'est que le 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie, le plus jeune de la Légion, recherche ses origines militaires jusqu'au fond du xv^e siècle. Un écrivain militaire qui fait autorité a écrit à ce sujet :

« Le 1^{er} R.E.C. a eu la très heureuse initiative de se proclamer le successeur de tous les Régiments Etrangers de Cavalerie qui, à travers les siècles, se battirent pour la France. « AUCUNE AMBITION N'EST PLUS NOBLE, NI PLUS LÉGITIME. »

La première mention faite d'une cavalerie étrangère servant dans l'Armée française se trouve dans une lettre du roi Louis XII, signée à Beauvais le 30 Juillet 1499, pour notifier la nomination du Sieur de Fontrailles comme Capitaine Général de tous les Albanais et chevaliers à son service et à sa solde. Il s'agissait de ces cavaliers grecs qui ont conservé à travers les temps la réputation de leurs grands ancêtres.

Au xv^e et au xvi^e siècles, les cavaliers étrangers sont connus en France sous des noms pleins de pittoresque :

Sous Louis XII, les « Stradiots » (du grec Stradiotes, soldats) et les « Genétaires », ou « Genêts » (de l'espagnol Ginesta, cheveu-léger).

Sous François 1^{er}, les « Argoulets » recrutés parmi les archers italiens, les Arcoleti.

Sous Henri II, les « Carabins », issus des Carabiniers.

Sous Louis XIII, les « Reitres » ou cavaliers allemands (Reiter).

C'est pendant le règne de ce dernier monarque, que la Cavalerie Etrangère au service de la France va connaître son premier épanouissement. Pour la première fois, la Cavalerie est constituée en « Esquadus »



Cavaliers époque Louis XV

(Dessins de Parrocet)

C'est à partir de cette date que le régiment de cavalerie « Royal Etranger », parrain incontesté de notre actuel R. E. C., créé en 1657, commence à trouver ces devanciers réels.

1635 est, en effet, l'époque où l'Armée française fait entrer dans ses rangs un grand nombre d'éléments de cavalerie étrangère.

La composition de l'unité est lente. C'est en 1659 que le « Royal » est définitivement formé ; et son étonnante carrière commence en 1664, avec le siège d'Erfurt.

En 1665, il marche au secours des Hollandais, menacés par l'évêque de Munster.

En 1667, il prend part aux sièges de Tournai, Douai et Lille.

En 1668, il contribue à la conquête de la Franche-Comté.

La réforme, alors, le réduit à une unique compagnie.

Reconstitué en 1672, il fait la campagne de Hollande.

En 1673, il est au siège de Maestricht, dans l'armée de Monsieur. Puis, il rejoint Turenne en Allemagne, où il combat sous lui.

En 1677, il est avec le Maréchal de Créqui à Kokersberg et à la prise de Fribourg ; en 1678, combat à Rheinfeld, à Ortenberg et au siège de Kehl ; en 1679, aux deux combats de Minden.

En 1680, le « Royal Etranger » est en garnison à Caen, où il se reprend. Ensuite, on le retrouve au Camp d'Artois, jusqu'à l'ouverture de la campagne de 1684. Il participe cette année-là au siège de Luxembourg.

En 1689, attaché à l'Armée d'Allemagne, il se distingue au combat de Kockheim.

Il passe ensuite en Flandres et se trouve à Fleurus.

En 1691, il est au siège de Mons et au bombardement de Liège ; à la prise de Namur et à la bataille de Steinkerque, en 1692.

Renvoyé sur le Rhin, il est au combat de Memmingen, à la prise de Heidelberg et continue à servir, pendant deux campagnes encore, sur cette frontière.

Et le « Royal Etranger » continue à se battre partout où il est besoin de défendre les intérêts de la France :

En Italie (1696), dans les Flandres (1698).

Et c'est la guerre de Succession d'Espagne : le Royal Etranger ne quitte pas la Flandre jusqu'en 1713. Il occupe Bruxelles, il se bat à Nimègue. En 1703, il détruit, au combat livré près de la Tombe de Vaux, un régiment de 400 dragons impériaux, dont il fait prisonnier le colonel. On le rencontre au siège d'Huy, à la bataille de Ramillies, à Malplaquet, à Denain, à Douai, au Quesnoy, à Landau et à Fribourg.



1768. — Officier du Régiment Royal-Etranger Cavalerie (n° 6)

En 1719, il fait la campagne d'Espagne. En 1727, il se bat en Moselle. En 1730, en Haute-Meuse. En 1732, sur la Sambre. En 1733, il occupe Nancy, puis marche sur le Rhin.

Et c'est la paix. C'est la vie de garnison à Etain.

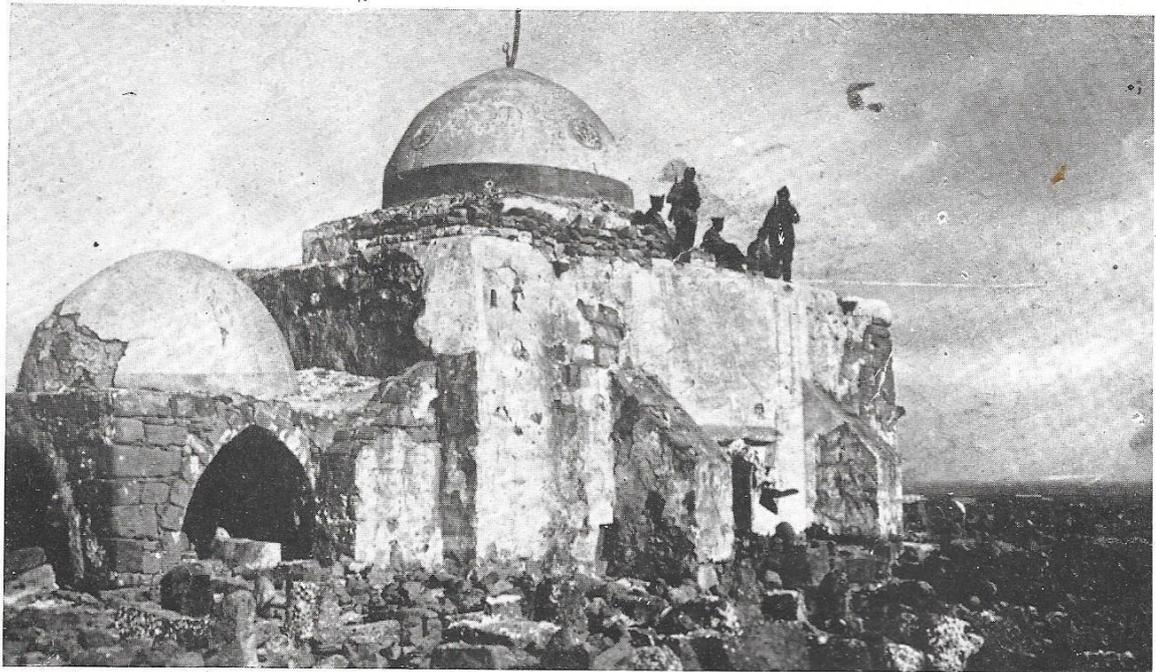
La guerre de succession d'Autriche éclate. Le « Royal Etranger » y fait les mêmes campagnes que le Régiment du Roi. Puis, il se bat à Béthunes en 1748, à Ploermel en 1749, à Vannes en 1751, à Laon en 1752, à Valenciennes et à Dole en 1755, à Neufchâteau et Sedan en 1757.

Il est cependant en Allemagne, à la conquête du Hanovre et dans toutes les grandes « affaires » où l'engage la guerre de Sept Ans.

Enfin, en 1791, il perd le nom de « Royal Etranger » pour prendre celui de 7^{me} Régiment de Cavalerie.

Tel est l'extraordinaire itinéraire du grand ancêtre de notre R. E. C. sur les chemins d'un monde de batailles et de gloire.

Nous l'avons longuement cité à dessein, comme un sûr témoignage de ce que fut l'histoire des Régiments de Cavalerie Etrangère dans l'Armée Française : il y en eut plus de 120.



(Collection Raout et Jean Brunon)

Syrie. — La Kouba de Messifré où s'est illustrée la Légion.

Les Campagnes de Syrie (1925-27) et du Maroc (1925-34)

Lorsqu'en 1921, le 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie renaît au service de la France, il prend tout de suite une pleine conscience de l'incroyable richesse de son héritage moral.

Et c'est la raison pour laquelle le jeune Régiment devient tout aussitôt un Régiment de tradition.

L'orgueilleuse légende du passé appartient à chacun, comme chacun a le sentiment d'appartenir à la légende.

Ainsi, quand, pour la première fois, le R.E.C. est engagé dans la bataille, simultanément, par Escadron, au Maroc et en Syrie, dès 1925, il se bat magnifiquement. Les innombrables citations individuelles signées du maréchal Lyautey, du général Giraud, du colonel Trinquet et de bien d'autres, constituent des témoignages irréfutables.

Nous n'en voulons pour preuves que les citations collectives suivantes:

A l'Ordre de l'Armée du Levant, le 4^{me} Escadron du 1^{er} R.E.C. :

Première Citation

« Le 4^{me} Escadron du 1^{er} R.E.C., « sous les ordres du capitaine Lan-

« driaui, placé à un poste avancé de
« la colonne du Djebel Druze et at-
« taqué le 17 Septembre 1925 par un
« parti ennemi évalué à 3.000 cava-
« liers et fantassins, a tenu bon
« contre les attaques poussées à fond
« et jusqu'au corps à corps. A infli-
« gé aux Druzes des pertes considé-
« rables et, après six heures de com-
« bat, les a contraints à se replier
« en abandonnant sur le terrain 200
« morts et laissant 8 drapeaux entre
« nos mains. » Signé : SARRAIL.

Deuxième Citation

« Chargé de la défense de la cita-
« delle de Rachaya, a repoussé du
« 21 au 24 Novembre 1925 de nom-
« breux assauts poussés jusqu'au
« corps à corps. A tenu jusqu'à la
« dernière cartouche, permettant
« ainsi l'arrivée de la colonne de
« secours. A inscrit entre ses murs,
« glorieux vestiges de nos Ancêtres,
« une page de légende rivalisant avec
« les plus beaux faits d'armes de nos
« guerres lointaines. »

Signé : GAMELIN.

Le 4^{me} Escadron rapporte égale-
ment de Syrie la Médaille de 1^{re}

Classe du Mérite Libanais, pour le motif suivant :

« En témoignage de reconnaissan-
« ce aux héroïques défenseurs de
« Rachaya qui, repoussant avec une
« bravoure et une énergie farouche
« les assauts furieux d'un adversaire
« dix fois supérieur en nombre, ont
« inscrit de leur sang sur les rochers
« du Grand Liban, une des pages les
« plus glorieuses de l'Histoire mili-
« taire de la France. »

C'est autour de leur fanion que tombèrent en Syrie, dans leur lutte contre les Druzes, les légionnaires du 4^{me} Escadron.

Relevé le 17 Septembre 1925 du champ de bataille de Messifré couvert de cadavres, il reçoit la fourragère des T.O.E., récompense des citations indiquées ci-dessus.

Voici quelques exemples de la bravoure et de l'abnégation des cavaliers de la Légion :

Le légionnaire Sichinsky, tireur de F.M. à Messifré, ne pouvant, couché, ajuster suffisamment son tir, se lève et poursuit son tir debout, blessé, il continue à tirer jusqu'à ce qu'il voit l'attaque ennemie échouer.

Le maréchal des logis Popoff se lève et combat debout, à la grenade, pour mieux ajuster ses coups, jusqu'à ce qu'il soit tué.



1931. — 1^{er} Etranger de Cavalerie

Le légionnaire Kopft, blessé grièvement à Rachaya, reprend sa place au combat, à peine pansé, saisit une grenade ennemie lancée par les Druses au milieu de son groupe et la renvoie sur les assaillants. Blessé à nouveau, il se porte sabre à la main en tête d'une contre-attaque.

Le légionnaire Lochel, à Messifré, tue successivement à l'arme blanche 5 Druses qui l'encerclent et, une fois dégagé, reprend son poste de combat.

En 1929, deux des Escadrons du Régiment (5^{me} et 6^{me}) stationnés au Maroc, sont motorisés.

On les trouve à la tête du groupe mobile des confins Algéro-Marocains dans toutes les opérations qui marquent la dernière phase de la pacification marocaine.

Leurs équipages ont à vaincre, non seulement les défaillances d'un matériel peu adapté aux circonstances, mais aussi les difficultés de terrain qui paraissent parfois insurmontables.

Mais partout, les voitures ornées de la grenade verte passent, semant la crainte ou l'admiration.

Elles traversent les gorges inviolées du Grand Atlas, escaladent les hamadas rocailleuses, pénètrent jusqu'au cœur de l'Anti-Atlas et poursuivent jusqu'au rivage Atlantique les derniers dissidents. Elles foncent enfin jusqu'à Tindouf pour y planter fièrement le dernier jalon de la

conquête, montrant bien ainsi que la machine vaut surtout par l'esprit qui l'anime.

Le 6^{me} Escadron d'auto-mitrailleuses dans les confins Algéro-Marocains

ORDRE DU JOUR

Le 6^{me} Escadron du 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie est dissous à la date du 1^{er} Octobre 1934.

Constitué à l'origine par des détachements d'A. M. C. venus de Saint-Germain, il arrive à Colomb-Béchar en Février 1929.

Dès le début, il prend une part active aux opérations, ajoutant chaque fois de nouveaux lauriers à ceux qu'il vient de conquérir.

Nous le trouvons dans toutes les affaires de 1929 à 1934 : Djihani, Taouz-El-Haroun, Merzouga ; occupation du Tafilalet, de Mecissi, du Fezzou du coude du Draa ; combats de Bou-Gafer, de Tizi-N'Oughroum, de l'Azarar-Irs, de Tizi-N'Hamdoun, du Kerdous ; opérations de l'Anti-Atlas ; occupation de Tindouf.

Partout, l'été, l'hiver, au Sahara ou dans l'Atlas, conduit par ses chefs : le capitaine Dugas, le capitaine Robert, le capitaine Miren, aidés de magnifiques officiers, de sous-officiers de premier ordre, de légionnaires valeureux, il fait montre des plus belles qualités de bravoure, de mordant, d'assurance et d'entrain.



1931. — Porte-fanion du 1^{er} Etranger de Cavalerie

(Aquarelles de P. Benigni)

Lorsqu'il cesse de combattre, il reconnaît au Sahara immense de nouvelles pistes, de nouveaux itinéraires, mettant en valeur, à côté de ses qualités guerrières, ses qualités professionnelles.

« Officiers, sous-officiers, légionnaires du 6^{me} Escadron du 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie, je « salue votre Etendard.

« Je vous exprime encore la confiance que j'avais en vous. Je vous « dis le regret que j'ai de me priver « de votre collaboration. J'affirme

« ma certitude que les belles qualités « que vous m'avez montrées, d'autres « les retrouveront, plus belles encore, « partout où le service de la France « vous appellera. »

Fait à Colomb-Béchar, le 28 Septembre 1934.

Le colonel TRINQUET, Commandant Militaire du Territoire d'Aïn-Sefra et Commandant de la Région des Confins Algéro-Marocains.

Signé : TRINQUET.

« Division, tenant solidement pendant quatre heures avec son Escadron d'A.M. la route du Mausolée. « Du 18 au 22 Janvier, par son Escadron porté, a assuré la protection du flanc droit d'un Groupe-ment qui regagnait nos lignes, « contre-attaquant l'ennemi avec violence, faisant des prisonniers. A « perdu un tiers de son effectif. »

Signé : GIRAUD.

2. — 1^{er} Escadron du Groupe Autonome du Régiment Etranger de Cavalerie

« Magnifique unité de choc. Sous « le commandement de son chef, le « capitaine Ville, a inscrit, le 11 « Janvier 1943, une belle page au « Livre d'Or de la Légion. A l'attaque de Foug Es Gouafel, s'est portée derrière son chef à l'assaut de « positions ennemies puissamment « organisées, après une manœuvre « particulièrement réussie, avec un « entrain et une fougue sans égales. « A balayé, au prix de très faibles « pertes, la résistance, mettant à « l'ennemi plus de 45 hommes hors « de combat, lui enlevant trois canons de 47, six mitrailleuses, 14 « fusils-mitrailleurs, 4 mortiers de « 81, 4 lance-grenades, un matériel « important en armes individuelles « et munitions, lui faisant, en outre, « plus de 200 prisonniers, dont six « officiers. »

Au cours de cette dernière action, cet Escadron a perdu son commandant et deux officiers. La bravoure du légionnaire a été maintes fois illustrée ; celle de ses chefs lui est un exemple ; en voici un témoignage :

« Sous-lieutenant Coert. Magnifique officier au tempérament de « chef, aimant sa troupe et adoré « d'elle. Déjà cité à l'Armée pour sa « belle conduite au feu. Le 22 Janvier 1943, à Bit El Arbi, s'est signalé à nouveau dans les circonstances les plus difficiles. Privé de « ravitaillement pendant 48 heures, « protégeant avec son peloton à « pied le repli d'une colonne encerclée, a résisté pendant 5 heures à « toutes les attaques ennemies. « Combattant lui-même au fusil et « à la grenade, animant les siens de « sa farouche volonté de vaincre, est « tombé mortellement blessé sans « que l'adversaire ait pu gagner un « pouce de terrain. »

La Campagne de France 1940

En 1939, avec un effectif de 23 officiers et de 650 légionnaires, le R. E. C. forme le Groupe de Reconnaissance Divisionnaire N° 97. Au 25 Juin 1940, il compte 12 officiers et 250 légionnaires ; il emporte ce témoignage de gloire :

Citation à l'Ordre de l'Armée

« Sous les ordres du colonel La « combe de la Tour, chargé avec ses « seuls moyens organiques de contourner un ennemi numériquement supérieur et doté d'engins blindés, a « réussi, du 18 au 23 Mai 1940, en « attendant l'arrivée des premiers « éléments d'infanterie amie, à le « harceler, à l'empêcher de remplir « sa mission, fournissant sur cet ennemi des renseignements précieux, « parvenant à lui détruire plusieurs « auto-mitrailleuses, et lui faisant « des prisonniers.

« Le 7 Juin, la résistance ayant été « reportée de la Somme sur l'Avre, « a participé vigoureusement aux « combats d'arrière-garde, détruisant plusieurs engins blindés ennemis.

« Le 8 Juin, a couvert le repli de « la Division sur l'Oise, contenant « l'attaque des chars adverses et, « bien qu'ayant perdu dans cette « seule journée son chef, tombé glorieusement dans la bataille, et « plus de la moitié de son effectif, a « été de nouveau engagé sur la Seine « le 13 Juin et, avec ses derniers éléments, a pris part à la défense du « Cher, puis de l'Indre, infligeant « encore, dans ces derniers combats, « des pertes à l'ennemi. »

Les cavaliers de la Légion, lancés dans la bataille mécanique moderne,

se sont montrés dignes de leurs Anciens :

Le maréchal des logis Fosdick, debout et seul, lance trois grenades sur un char qui tire sur lui à trente mètres ; la troisième éclate à l'intérieur du char au moment où il s'écroule lui-même.

Le maréchal des logis Scapucci, isolé et sommé par deux allemands de se rendre, sort son revolver, leur répond « la Légion ne se rend pas », les abat tous les deux, est poursuivi, s'échappe, est fait prisonnier, s'évade pendant la nuit et rentre dans nos lignes avec 4 blessures.

La Campagne de Tunisie 1943

Au cours d'une campagne de moins de trois mois, l'histoire ardente de la participation du R. E. C. est de toutes les heures.

Elle est écrite toute entière dans le texte de deux citations collectives à l'Ordre de l'Armée :

1. — Groupe Autonome du Régiment Etranger de Cavalerie

« Brillante unité de Légion Etrangère du 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie qui, sous les ordres du « chef d'escadrons Royer, n'a pas « cessé de rendre les plus grands « services à la Division Marocaine du « 1^{er} au 22 Janvier 1943.

« Le 11 Janvier, a participé très « brillamment avec un Escadron « porté, à l'attaque du Foug Es « Gouafel, permettant la capture de « plus de 200 prisonniers.

« Le 19 Janvier, a protégé le repli « d'une partie de l'Infanterie de la

La Campagne d'Alsace

Préparation



Quand, au printemps 1943, rentre à Fès le Groupe motorisé du chef d'escadrons Royer qui, en Tunisie vient de porter si haut les couleurs du Régiment, il est reçu par son vieux camarade rangé en bataille... le Groupe à Cheval. Malgré le passé, malgré les récents lauriers, une angoisse étirent le 1^{er} Etranger de Cavalerie tout entier... Escadrons périmés et chars démodés !

Que va-t-on devenir ?

Régiment de Reconnaissance d'une des grandes Unités blindées en formation sur la terre d'Afrique...

A cette nouvelle, c'est du délire, chacun se croit déjà à Berlin !

Dans le Groupe à cheval, personne n'a jamais vu un moteur, on y a même rassemblé tous les inaptes à la mécanique. Aucune importance, à la Légion, pour le combat, tout le monde devient apte.

Et tandis que les anciens des pelotons blindés qui coururent autrefois de Béchar à Tindouf s'en vont vers Alger percevoir du matériel, à Fes, dans ce quartier Bournazel où nos bons compagnons ne hennissent plus, l'on voit dans un tourbillon bleu maint gaillard barbu et chevronné narguer la mort sur les châssis réformés.

Ce sont les « jeunes » qui apprennent à conduire !

Un juste hommage est dû au colonel Levavasseur à qui échet le lourd tribut de transformer le Régiment, de le mettre sur pied pour cette guerre moderne encore mal connue mais que tous attendaient.

Le colonel Miquel prend le commandement du Régiment le 15 Septembre 1943.

Régiment de Reconnaissance de la 5^{me} Division blindée, le R. E. C. est reconstitué à 6 Escadrons dont 4 d'auto-mitrailleuses et un de chars légers. Il perçoit en quelques semaines, à Casablanca, son armement et ses blindés que ses équipes de montage mettent sur pied en un tour de main. Puis, il passe à l'instruction et en poursuit les différents stades

avec une ardeur, une conscience et une gaieté peu communes.

Quand, en Décembre 1943, la Division gagne la côte oranaise pour y effectuer ses exercices d'embarquement, son Régiment de Reconnaissance a déjà l'âme de ses futures missions.

Rude époque ! Un mois sous la pluie ! Mais on chante quand même... puisqu'on va s'embarquer ! Rude déception : chacun reprend le chemin des cantonnements, l'épreuve commence.

Epreuve des armes et des principes.

Epreuve des cœurs.

Epreuve des âmes.

Pendant des mois et des mois, pa-

trouilles, pelotons, détachements, escadrons, sillonnent du lever au coucher du soleil routes et chemins d'Oranie, s'attachant à résoudre toujours mieux, toujours plus vite les multiples « cas concrets » de l'éclairage et de la reconnaissance dans le combat moderne.

On travaille seul d'abord, puis dans le cadre des Groupements.

Ce faisant, on retrouve souvent le R. M. L. E., on manœuvre avec lui, on prend contact avec chasseurs, cuirassiers, artilleurs et sapeurs de la Division, ces sapeurs qui seront si utiles pour déblayer la route ou franchir les coupures. Comme il convient, en effet, les ponts sont toujours détruits et le « Mort aux...



Colmar, 8 février 1945. — Le Colonel Miquel



Octobre 1943. — Le 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie vient d'être doté du matériel moderne de guerre américain. Chars légers.

ponts » devient vite le slogan de tous et de chacun.

A l'instruction succède l'entraînement.

Les jours, les semaines, les mois passent, les nouvelles des opérations arrivent toujours meilleures...

On est au point et cependant personne ne parle encore de départ... « Arriverons-nous à temps ? » tel est le leit-motiv, l'idée fixe de tous les esprits. Les chefs, à tous les échelons sont aussi inquiets que la troupe. Ils déploient cependant des trésors d'imagination pour persuader leurs subordonnés ou même leurs camarades trop affectés qu'il y aura encore du bon travail à faire.

Une date marquante au cours de cette longue période d'attente : CAMERONE 1944. Les deux Régiments de Légion défilent devant Monsieur Diethelm, Ministre de la Guerre et le général de Laffre de Tassigny, notre commandant d'Armée auxquels se sont joints de nombreux généraux français et alliés venus pour « voir » la Légion prête à se battre.

Et voilà qu'arrive enfin le moment tant attendu de tous.

Dès lors, non loin des rivages d'où chaque jour on guettera le convoi, tel un pur sang la veille de la course, le Régiment se détend. On chante, on rit, on danse. Mais, « tout est préparé ». On s'en apercevra bien ce fameux soir d'automne où, sans

souci des plans cent fois mis au point, il embarque en un temps record, le premier, « à la manière de la Légion ».

Les opérations

Sous le commandement de son chef, le colonel Miquel, à qui revient le mérite d'avoir forgé, puis ciselé ce magnifique outil dont le potentiel est à l'apogée, d'avoir fixé sa doctrine d'emploi, le R.E.C., parfaitement instruit, superbement entraîné,

animé de la volonté de vaincre, débarque en Septembre sur les côtes de cette belle Provence qui lui réserve son accueil particulier. Cigalons et cigales chantent à l'envie...

Mais, l'heure n'est pas au farniente. Le R.E.C. remonte la vallée du Rhône pour rejoindre en Haute-Saône la 1^{re} Armée Française.

Hélas ! encore une halte, quelques courtes semaines il est vrai, bien trop longues au gré des képis blancs.

Enfin, bouillant d'impatience, le R.E.C. entre dans la bataille.

« En avant, Légionnaires, en avant pour éclairer partout et toujours notre frère aîné, le R.M.L.E., dont nous sommes si fiers, dans sa marche glorieuse pour la libération. »

Après une série d'opérations préliminaires au cours desquelles ses Escadrons sont engagés séparément dans les Vosges, devant Belfort, Montbéliard, au profit des Groupements tactiques de la Division, le Régiment regroupé entre dans la composition d'un Groupement de toutes armes qui, aux ordres de son colonel, doit opérer entre Montbéliard et la Suisse.

Du 19 au 23 Novembre, il va se porter sur le Canal du Rhône au Rhin, puis, par le combat, chercher à se frayer un passage.

Le 19, la tête dépasse Grosnes et



Les autos mitrailleuses de reconnaissance



2 février 1945. — Entrée à Colmar

Les 24 et 25 Novembre, le 1^{er} R. E. C. en entier assure la sécurité de la ligne de communication Seppois, Hirtzbach, Hirsingue, Altkirch gravement menacée par des infiltrations de chars lourds appuyés d'infanterie.

Après s'être ouvert le passage, il contrôle cet itinéraire et, battant l'estrade, repousse définitivement l'ennemi hors de portée d'intervention.

Puis, dépassant Altkirch, l'Escadron de tête commandé par le capitaine Renucci s'empare par surprise, dans la nuit du 25 au 26, du village d'Aspach, barricadé, miné et âprement défendu.

Enfin, les 27 et 28 Novembre, les Escadrons du Régiment découplés en direction de la Doller parviennent, par leurs manœuvres et malgré une puissante action retardatrice adverse appuyée de canons anti-chars automoteurs lourds, à se frayer un pas-

sage et même, par une action audacieuse, à couper l'une des lignes de retraite de l'ennemi.

La bataille du Sundgau est terminée.

Le 1^{er} R. E. C. dirigé sur un autre point du champ de bataille d'Alsace, va y conquérir de nouveaux titres de gloire.

Pendant les mois de Décembre et de Janvier, les Escadrons sont mis, de nouveau, à la disposition des Groupements tactiques de la Division avec lesquels ils opèrent dans les Vosges dans des conditions de climat et de terrain extrêmement dures et contre un ennemi qui contre-attaque sans cesse.

Le 25 Janvier, par un froid rigoureux et une neige épaisse qui recouvre entièrement la plaine d'Alsace, la bataille pour la réduction de la « poche de Colmar » est engagée. L'ennemi est extrêmement mordant et les combats seront durs.

Le 1^{er} R. E. C. participe aux opérations d'abord avec ses Escadrons détachés dans les Groupements tactiques. Puis, regroupé le 2 Février aux ordres de son colonel, le Régiment prend part à la prise de Colmar, aux combats qui se déroulent au Sud de la ville et termine l'opération de réduction de la « poche » par un raid à travers les contreforts Est des Vosges qui l'amène par le combat, à forcer le passage et à rejoindre les éléments du 1^{er} C. A. venant du Sud.

Dans ces actions successives et rapides, chacun des Escadrons cueille sa part de gloire :

Le 2 Février, tandis que l'Escadron Boileau poursuit au cœur de la ville un nettoyage difficile et réussit dans la nuit, à rejeter l'ennemi dans les bois du Sud, les Escadrons Vignon et Saint-Sermin, aux ordres du chef d'escadrons de Battisti s'engouffrent dans Colmar, se portent

d'un seul bond à 6 kms au Sud, bousculent en passant les défenseurs d'un pont et ceux du hameau de Bellevue et entrent par surprise dans le village d'Eguisheim : contre-attaqués au cours de la nuit, ils clouent sur place la totalité des éléments ennemis.

Les 3 et 4 Février, le Régiment fait partie du Groupement Miquel chargé d'établir la liaison entre les deux Corps de l'Armée Française et de fermer la poche des Vosges.

La mission est remplie en 36 heures en dépit d'énormes difficultés de terrain.

L'Escadron Denardou, tête de l'avant-garde commandée par le chef d'escadrons Lennuyeux, se distingue en enlevant Osenbach ; les Escadrons Boileau et Saint-Sernin au nettoyage de Soultzmat. Soultzmat, délicieuse petite ville d'eaux, sauvée de toute destruction et qui manifes-

te sa reconnaissance en décernant le titre de citoyen d'Honneur au colonel Miquel.

A l'Est de la poche, les éléments

ennemis acculés au Rhin fuient en désordre, l'Alsace toute entière est libérée.

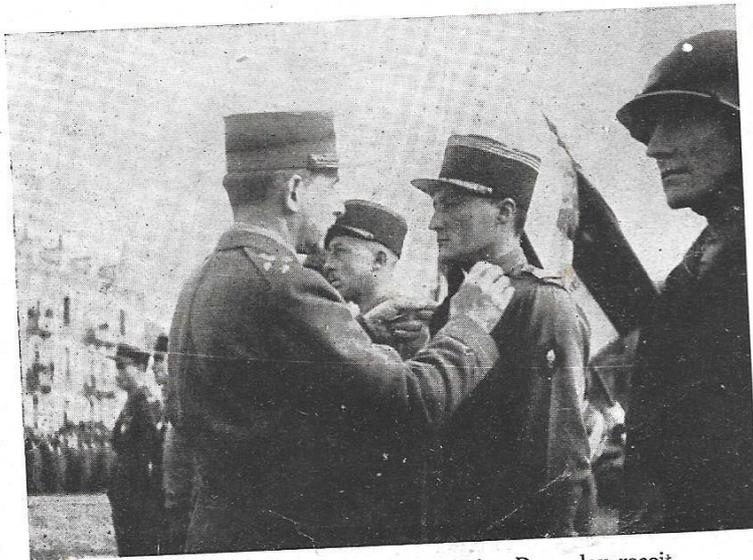
Le 1^{er} R. E. C., toujours à la poin-



Colmar, 8 février 1945. — Défilé du R. E. C.



Colmar, 10 février 1945. — Le Général de Gaulle rend le salut à l'Etendard du R. E. C.



Colmar, 8 février 1945. — Le Capitaine Denardou reçoit des mains du Général de Lattre la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur

te du combat a perdu plus de 30 % de son personnel dont 9 Officiers.

Les cavaliers de la Légion, toujours au contact, n'ayant d'autre

souci que de reconnaître, ont manœuvré, se sont battus et sacrifiés pour le « renseignement » qui a permis aux chefs de concevoir leurs

manœuvres, aux Unités, Détachements et Groupements de les exécuter. Comme leurs frères d'armes du R. M. L. E., ils ont forcé l'admiration de tous, grands et petits.

Le récit des faits d'armes individuels au cours de cette sévère campagne d'hiver demanderait des pages et des pages.

Qu'il nous suffise de citer l'opinion d'un des commandants de Combat-Command qui a eu sous ses ordres les légionnaires du 1^{er} R. E. C. et qui écrivait le 4 Juin au chef de Corps :

« Je sais la valeur de vos hommes, « je sais qu'ils ne mesurent jamais « leurs sacrifices... »

« J'ai pu apprécier les aptitudes « manœuvrières exceptionnelles de « l'Escadron Denardou et aussi de « votre Régiment tout entier. Une « partie des succès du C. C. .. vous « est largement imputable.

« Je vous suis bien reconnaissant.

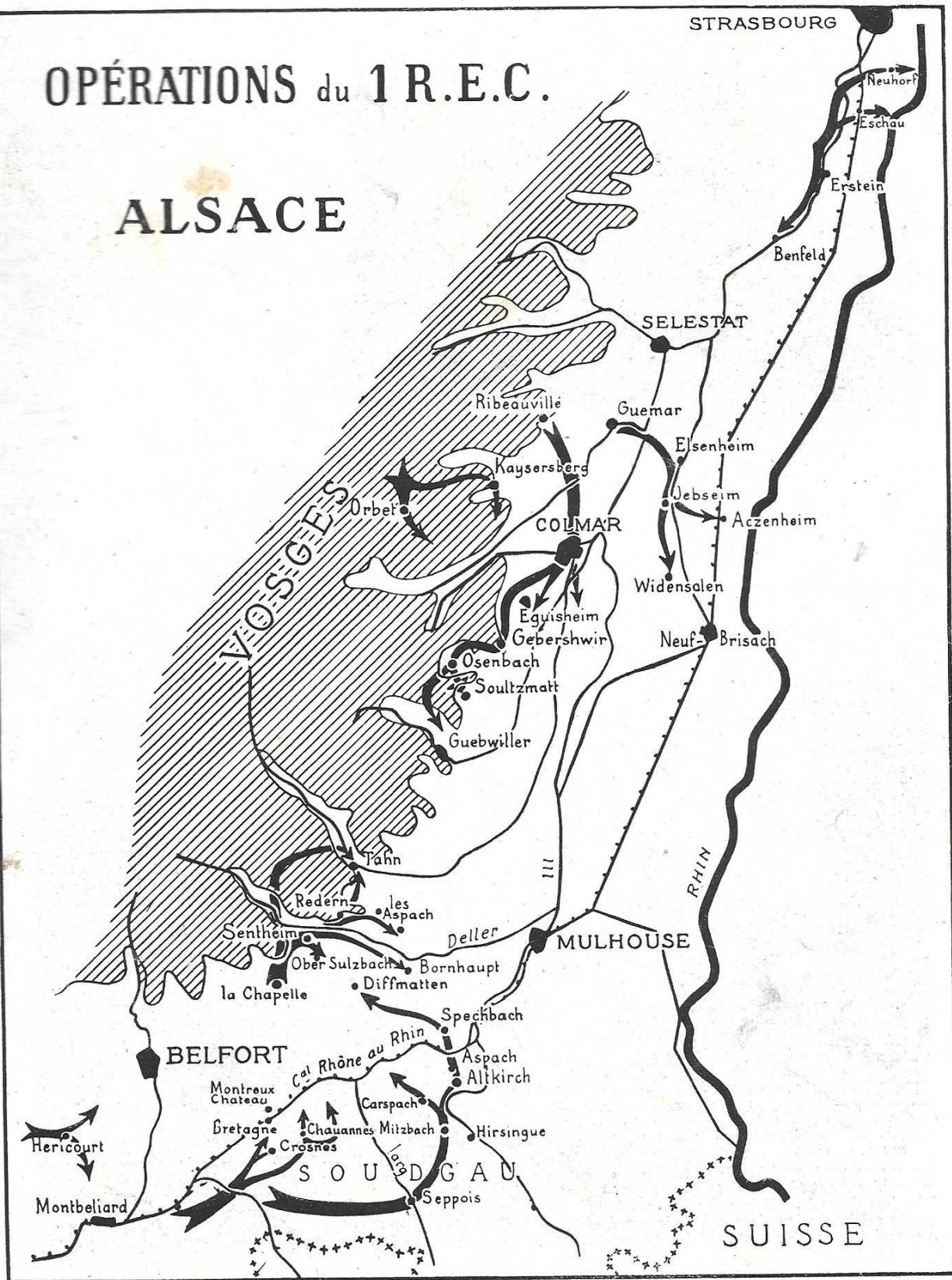
« Je voudrais que vous en gardiez « le souvenir... »



Colmar, 8 février 1945. — Le Général de Lattre salue l'Etendard du R. E. C.

OPÉRATIONS du 1 R.E.C.

ALSACE



Citations individuelles

MEDAILLE MILITAIRE

DUCQ LOUIS-ROBERT, maréchal des logis-chef : *Le 28 novembre 1944, près de Gildwiller, s'est élancé sous le tir ajusté d'un char lourd allemand pour ramener un légionnaire blessé. Quelques instants plus tard, son auto-mitrailleuse s'étant enlisée dans un bois tenu par l'ennemi, a refusé d'abandonner un officier blessé. Est resté seul dans son véhicule pour en assurer la protection après avoir renvoyé le reste de l'équipage dans nos lignes par suite de sa situation désespérée. Grâce à son énergie et à son abnégation, a réussi à ramener le corps de l'officier tué, celui de l'aspirant blessé et son véhicule.*

NYS THÉOPHILE, brigadier-chef : *Gradé magnifique d'une bravoure peu commune. Le 3 février, au cours d'une reconnaissance sur le canal au Nord d'Herrlisheim, bien que sa Jeep fut en terrain découvert sous le tir conjugué de plusieurs mitrailleuses adverses, est resté sur place, redoublant son feu pour permettre le dépannage et le repli d'une voiture embourbée. Blessé au genou dans cette affaire, a refusé de se faire évacuer. Le 4 février, à Voeglinthofen, a donné une nouvelle preuve de son allant exceptionnel : debout et à découvert, malgré les souffrances occasionnées par sa blessure, a attaqué seul, à la mitrailleuse, un groupe ennemi retranché dans une maison et dont le feu commandait l'entrée principale du village, l'a réduit au silence et l'a capturé. A de nouveau refusé de se laisser évacuer jusqu'à ce que la conquête du village ait été effectuée.*

A L'ORDRE DE L'ARMÉE (titre posthume)

BOULUBACHE WLADIMIR, lieutenant : *Chef de Peloton de chars légers d'une bravoure extraordinaire, forçant l'admiration de tous en toutes circonstances. Le 27 novembre 1944, a pris une part déterminante à la reconnaissance d'Ammertzwiler où il a eu deux chars, dont le sien, détruits par le feu ennemi. Le 28 novembre, volontaire pour prendre le commandement d'un peloton à pied, chargé de protéger le flanc d'un détachement de reconnaissance, a fait des prisonniers. Apprenant qu'un poste de commandement allemand était stationné à proximité, a tenté un coup de main et trouvé une mort glorieuse au moment même où ses éléments détruisaient une partie du personnel et du matériel de la défense et mettaient le reste en fuite. Reste pour le 1^{er} Etranger de Cavalerie le type parfait du chef de guerre.*

A L'ORDRE DE L'ARMÉE

BREMER GÉRARD, brigadier-chef : *Chef de canon d'assaut calme et brave. Le 4 février 1945, à Osenbach, a engagé audacieusement son véhicule et ouvert sur l'ennemi un feu ajusté, a permis le repli de deux survivants de l'équipage d'une auto-mitrailleuse qu'une arme anti-chars de gros calibre venait de mettre en flammes. Puis, ayant appris qu'un légionnaire blessé était resté à proximité de la voiture détruite, s'est porté seul à bord auprès de ce véhicule et malgré les tirs d'armes légères ennemies, a réussi à sauver son camarade et à le ramener.*

PREVIDI VENERO, brigadier-chef : *Toujours volontaire pour se mesurer avec l'ennemi. Le 11 décembre 1944, au Grand-Pré, a occupé une ferme, mettant plusieurs adversaires hors de combat ou en fuite ; chargé ensuite avec son escouade de protéger une équipe de déminage, a été attaqué par un ennemi supérieur et mordant. Quatre de ses camarades étant blessés, dont deux mortellement, atteint lui-même d'une balle à la cuisse, est resté sur place pour protéger l'évacuation de ses blessés sur la ferme où il a organisé la résistance et soigné ses hommes, les encourageant par ses paroles : « Tenons bon, les gars, comme à Camerone ». A été évacué le dernier.*

A L'ORDRE DU CORPS D'ARMÉE

WAJSBROT LÉON, 2^{me} classe : *Toujours volontaire pour les missions périlleuses. A forcé l'admiration de tous lors du nettoyage du village d'Aspach, le 25 novembre. A réussi à pénétrer dans une maison où s'étaient réfugiés des Snippes et avec son sous-officier et un autre légionnaire, a fait 28 prisonniers. Est revenu sous des tirs ajustés jusqu'à son officier pour lui donner des renseignements intéressants la défense du village. Est reparti rejoindre son sous-officier qui était blessé et avec lequel toute liaison était perdue. Le 28 novembre, lors de la reconnaissance du village de Gildwiller, sur le Mont, s'est porté en avant des lisières occupées par l'ennemi, malgré les feux d'infanterie et d'artillerie, entraînant ses camarades par son exemple. A participé au nettoyage du village et contribué à sa reddition.*

BOND LINO, maréchal des logis : *Chef de voiture A. M. d'une bravoure et d'un allant magnifique, s'est à nouveau brillamment distingué au cours des différentes missions qui lui ont été confiées récemment et plus particulièrement le 15 avril 1945, à Langerbrandt. L'auto-mitrailleuse de son chef de patrouille ayant été détruite par un coup tiré à très courte portée, a continué à lutter contre des chars ennemis malgré la disproportion des moyens et a pu sauver ainsi le reste de l'équipage de l'auto-mitrailleuse détruite et quatre hommes d'un commando également engagés en allant les reprendre à proximité de la voiture de son chef de patrouille et en les ramenant sous les obus tirés à vue directe par l'ennemi.*

A L'ORDRE DE LA DIVISION

GARCIA, 2^{me} classe : *Très bon légionnaire plein d'allant, au combat de Pinache, le 9 avril 1945, a été blessé par deux fois à la cuisse et au bras. Malgré le feu violent de l'ennemi, a refusé de monter sur le char qui protégeait notre repli en terrain découvert. A préféré laisser sa place à un camarade plus gravement atteint, et a fait ainsi plusieurs centaines de mètres, donnant à tous le plus bel exemple de maîtrise de soi.*

A L'ORDRE DE LA BRIGADE

PRAPOR BOHEMIR, 2^{me} classe : *Vieux légionnaire d'un calme et d'un courage à toute épreuve. Le 19 décembre, dans la région d'Orbey, chargé de déminer un élément de route, l'a fait seul, en quelques instants ; à la suite d'une remarque qui lui était faite, a répondu : « Je m'en f... de sauter, il faut que les voitures passent ». Déjà cité deux fois.*

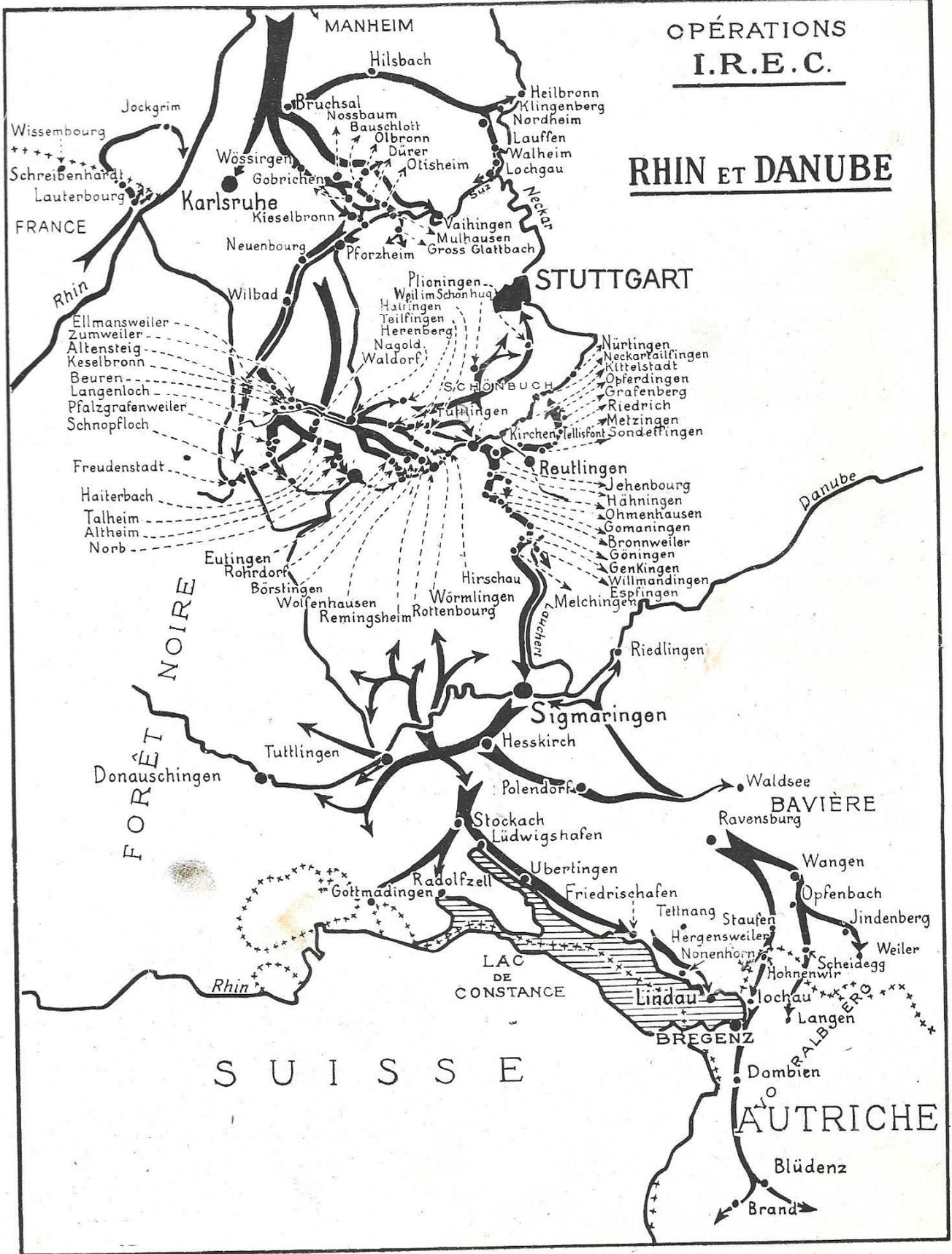
A L'ORDRE DU RÉGIMENT (titre posthume)

NEGRE LOUIS, 2^{me} classe : *Tireur à la mitrailleuse, s'est avancé seul avec son arme à proximité immédiate d'un groupe de maisons du village d'Aspach où s'étaient réfugiés des tireurs d'élite allemands. Malgré des tirs particulièrement ajustés, a réussi à fixer le feu ennemi, permettant ainsi à un groupe d'éclaireurs de s'infiltrer sur les flancs de l'adversaire. Blessé à sa pièce, a continué à tirer jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Est mort des suites de ses blessures.*

N. D. L. R. — Les obligations de mise en pages ne nous ont pas permis de communiquer à nos lecteurs les nombreuses citations qui nous sont parvenues, toutes aussi belles, toutes aussi dignes du Régiment que nos légionnaires ont à honneur de servir. Que le sous-lieutenant ROPKE, le maréchal des logis VENTURA BARBERA, OLIVIER TOTTI, légionnaire de 1^{re} classe, les 2^{me} classe RAY, SANCHEZ, GIMENEZ, ORTIS, GARCIA, TOULGOAT et tant d'autres, trouvent ici ce regret.

OPÉRATIONS
I.R.E.C.

RHIN ET DANUBE



1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie

ORDRE N° 62

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, BRIGADIERS-CHEFS
BRIGADIERS ET LÉGIONNAIRES

Le 15 Septembre 1943, prenant le commandement du Régiment, je vous ai dit que je venais à vous pour vous conduire à la bataille. Je vous ai promis que vous écriviez une des plus belles pages de gloire qui soit dans les fastes de la Légion.

Après un an d'instruction intensive, vous avez ouvert la voie à la 5^{me} Division Blindée depuis la trouée de Belfort jusqu'en Autriche.

Toujours en flèche, rompus à votre métier de reconnaissance, vous avez pris l'ascendant sur l'ennemi partout où vous l'avez rencontré ; vous l'avez souvent battu tout seuls.

Par votre allant, votre manœuvre, votre abnégation, vous avez fait l'admiration de tous les chefs sous les ordres desquels vous avez combattu.

Après avoir libéré en Alsace quelques 22 localités, vous êtes entrés les premiers en Allemagne, puis en Autriche dans 318 villes ou villages.

Capturant près de 6.000 prisonniers, en livrant des milliers aux Unités que vous éclairez, vous avez détruit ou pris un armement et un matériel considérable.

Pas un prisonnier, pas un disparu sur les contrôles du 1^{er} Etranger de Cavalerie.

Héricourt, Montbéliard, le Rhin, Karlsruhe, Stuttgart, le Neckar, la Forêt Noire, le Danube, le Tyrol, tels sont les noms qui, grâce à vous, sont à inscrire sur notre Etendard à la date du 9 Mai 1945, jour où l'ennemi a signé sa reddition sans condition.

Je m'incline pieusement devant ceux d'entre nous qui sont tombés au Champ d'Honneur pour la Légion et pour la France.

P. C., le 24 Mai 1945.

Le Colonel MIQUEL,
Commandant le

1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie.

PREMIERE CITATION A L'ORDRE DE L'ARMEE

Sur la proposition du Ministre de la Guerre, par Décision n° 943, le Général de Gaulle, Président du Gouvernement Provisoire de la République Française, Chef des Armées, cite à l'Ordre de l'Armée le 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie :

« Magnifique Régiment de Reconnaissance, digne héritier des plus belles traditions de la Légion Etran-

gère. Engagé, soit en régiment sous les ordres du lieutenant-colonel Miquel, soit par escadrons détachés dans les Groupements tactiques, n'a cessé de battre l'allemand partout où il l'a rencontré au cours des opérations de la 5^{me} Division Blindée dans la trouée de Belfort, dans les Vosges et en Alsace.

« Animé d'un moral exceptionnellement élevé, a fait preuve, malgré des difficultés de tous ordres, d'une capacité manœuvrière et d'un allant remarquable.

« Le 20 Novembre 1944, chargé de reconnaître les passages sur le canal du Rhône au Rhin, entre Brebotte et Montreux-Jeune, a réussi à mettre la main à Montreux-Château sur un pont miné et fortement tenu. Par une action brutale et rapide, a rejeté l'ennemi de l'autre côté du canal avant qu'il ait eu le temps de détruire entièrement le pont.

« Le 22 Novembre, tandis qu'il stoppait à Bretagne trois vigoureuses contre-attaques et qu'il obligeait l'ennemi à se replier sur les lisières Nord du Canal, il manœuvrait à Magny et Romagny des forces adverses supérieures à base de chars lourds et les contraignait au repli.

« Après avoir forcé le passage le 24 Novembre, entre Courtelevant et Hirtzbach, a ouvert la route le 25 entre Altkirch et le Canal du Rhône au Rhin, en brisant de nuit à Aspach la résistance de l'ennemi auquel il inflige des pertes sévères.

« Le 28 Novembre, poussant hardiment sur l'axe Ealschwiller-Gildwiller-Diefmatten a neutralisé d'abord, puis nettoyé par une action particulièrement audacieuse le bois de Gildwiller, permettant ainsi au gros de la Division de s'emparer de cette localité, point de passage obligé sur l'axe de progression.

« Le 4 Février 1945, chargé d'établir la liaison entre les deux Corps de la 1^{re} Armée Française, a rempli sa mission en 36 heures en réussissant à s'infiltrer à travers les contreforts des Vosges.

« Après avoir fait sauter successivement trois solides points d'appui et avoir ainsi coupé la retraite de l'ennemi, s'est emparé du village d'Osenbach puis, après avoir réduit au silence les pièces anti-chars qui défendaient Soultzmatt, a sauté sur la localité, de nuit, par surprise, et capturé la garnison.

« Depuis son entrée en Alsace, a détruit 5 canons anti-chars de gros calibre avec leurs camions de munitions et de nombreux véhicules divers, a pris un armement individuel considérable et fait près de mille prisonniers. »

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec palme.

DEUXIEME CITATION A L'ORDRE DE L'ARMEE

Sur la proposition du Ministre de la Guerre, par Décision n° 1245, le Président du Gouvernement Provisoire de la République Française, Chef des Armées, cite à l'Ordre de l'Armée le 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie :

« Splendide Régiment de reconnaissance de Division Blindée qui, sous l'énergique impulsion de son chef, le colonel Miquel, n'a cessé depuis la bataille de Colmar, en Février 1945, de faire preuve d'un élan et d'un esprit de sacrifice dignes des plus belles traditions de la Légion Etrangère.

« Après avoir franchi la Lauter, le 20 Mars 1945, avec les premières troupes françaises, s'est de nouveau trouvé à la pointe du combat dès le passage du Rhin.

« Pénétrant le premier dans le réduit de Karlsruhe, le 4 Avril, se trouve trois jours après sur le Neckar et l'Enz, ayant engagé le combat dans neuf localités contre un ennemi mordant appuyé par des canons automoteurs.

« Etablissant le 8 Avril, à Grossglattbach, la première tête de pont sur l'Enz et la conservant malgré une violente réaction adverse, s'empare le même jour de Waihingen. Puis, après avoir pourchassé l'ennemi village par village entre la Nagold et le Neckar, livre le passage de ce fleuve, le 19 Avril, à Tubingen, en mettant la main, par surprise, sur le pont intact.

« Le 21 Avril, remontant vers Stuttgart, manœuvre l'ennemi sur ses arrières et le bouscule.

« Le 24 Avril, après un raid de 40 kms, établit à Sigmaringen, la liaison avec la 1^{re} Division Blindée.

« Le 29 Avril, force les défenses de Friedrischsaffen et livre à Coppertweiler, le seul pont intact sur l'Argon.

« Le 4 Mai, éclairant la Division dans la vallée de l'Ill, capture à Thuringerberg de hautes personnalités allemandes.

« Le 7 Mai, traverse le tunnel de l'Arlberg, obligeant l'ennemi en déroute à laisser sur place un matériel considérable.

« A, au cours de la campagne, livré 56 combats et capturé près de trois mille prisonniers. »

Cette Citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec palme.

Fait à Paris, le 9 Octobre 1945.

Signé : DE GAULLE.

ORDRE DU GENERAL COMMANDANT LA 5^{me} D. B.

16 Mai 1945

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, BRIGADIERS-CHEFS
BRIGADIERS ET LÉGIONNAIRES

Au moment où votre Régiment, appelé à d'autres devoirs, quitte la Division, je veux vous dire les regrets qu'il emporte et ma fierté de l'avoir eu sous mes ordres.

Sous le commandement du colonel Miquel, fidèle aux traditions de la Légion Etrangère et de la Cavalerie, vous avez battu l'ennemi partout où vous l'avez rencontré, de Belfort à Colmar et du Rhin au Danube.

Le colonel de la Tour, vos morts héroïques de Noroy, de la Somme, de la Seine, de la Loire sont bien vengés.

Vous restez « notre » Régiment de Reconnaissance, celui qui, par son sacrifice, a ouvert la voie de la Victoire à la 5^{me} Division Blindée, avec Honneur et Fidélité.

Signé : GUY SCHLESSER.

Le Général d'Armée
J. DE LATTRE DE TASSIGNY

P. C., le 16 Mai 1945.

MON CHER MIQUEL,

Au moment où le 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie part pour l'Afrique et quitte la 1^{re} Armée Française, je veux lui exprimer, ainsi qu'à son chef, ma très grande estime et ma très sincère affection.

Depuis plus d'un an, dans la préparation au combat, comme au combat lui-même, votre Régiment — véritable Unité d'élite — a su donner la mesure de ses qualités et de sa valeur. L'expérience de la guerre n'a pas déçu les espoirs que je mettais en lui lorsque j'assistais à ses manœuvres dans les plaines de Lalla Marnia et d'Oujda.

Dès l'offensive de Novembre, fidèle à sa mission, le R. E. C. s'est élancé, surprenant et bousculant l'ennemi par la rapidité de son mouvement et la vigueur de son attaque, ouvrant la brèche à l'assaut final de la 5^{me} D. B. dont il était l'avant-garde. Héricourt, Montbéliard, Dannemarie, Colmar, le Neckar, la Forêt Noire, le Danube, le Tyrol... telles sont les étapes de votre course victorieuse. Soyez fiers de ces noms qui, désormais, demeureront attachés à l'Etendard de votre Régiment, déjà si riche de gloires et de traditions.

Je vous demande de dire à tous ceux qui ont l'honneur de servir au 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie le regret et la tristesse que me cause leur départ de la Première Armée Française. Leur chef conservera d'eux le souvenir d'une troupe pleine de mordant, ardente au combat, constamment soucieuse de rester digne de son passé séculaire.

Demain vous attendent des tâches nouvelles. Vous saurez les accomplir avec cet admirable sentiment du devoir militaire qui vous a toujours guidés au Service de la France.

Croyez, mon cher Miquel, à mes sentiments de vive et affectueuse sympathie.

Signé : J. DE LATTRE.

Avec le 1^{er} R. E. C. en opérations

Prise d'Aspach-le-Haut et d'Aspach-le-Bas

10 décembre, 11 heures. — Mon peloton est mis à la disposition du sous-groupe B. Contact est pris avec son commandant. Quelques minutes suffisent pour « aligner » mes deux radios 528 sur la longueur d'ondes du sous-groupe.

A 12 h. 30, je pars sur Röderen près Thann ; mission : prendre contact avec le peloton de chars du lieutenant D... retardé près de Röderen. J'arrive à la cote 389. Les chars pénètrent déjà dans le village cependant qu'un violent bombardement encadre la route.

Je me défile de la crête et me garde en direction de Mittelbach toujours tenu par les Allemands.

A 16 heures, j'entre au village où les fusants nous accueillent au passage près de l'église. Les chefs de voiture placent rapidement mais soigneusement leurs véhicules à l'abri dans les granges. Aucune perte et, pourtant, les bombardements ne cessent que très tard dans la nuit.

11 décembre. — A 6 heures, le commandant me convoque pour me dire : « Vous êtes en réserve ». La mission du sous-groupe est de prendre Aspach-le-Haut. Je suis déçu. Décidément, je n'ai pas de chance avec ces « Aspach » : le 1^{er} décembre, j'avais la mission éventuelle de reconnaître Pont d'Aspach ; Aspach-le-Bas, je n'ai pu y aller... le pont n'était pas construit ! Aujourd'hui, il s'agit d'aller prendre Aspach-le-Haut... mais je suis en réserve !

Je m'allonge sur mon matelas en attendant le jour.

Un agent de liaison frappe à la porte. « Le commandant vous demande ». En quelques minutes, je suis auprès de lui :

— Olié, vous êtes en réserve, mais je prends sur moi de vous employer. Je vous demande de me renseigner simultanément sur trois itinéraires à l'Est de Röderen en direction d'Aspach-le-Haut, leur praticabilité et l'ennemi. Si possible, observer les abords du village. L'artilleur « Raffut » exécutera des tirs sur 01 et 02 que vous ferez lever lorsque vous n'aurez plus besoin d'appui.

Il pleut très fort, il me manque une A. M.

Ça ne fait rien, je suis satisfait. Je veux aller à Aspach !

— Vous partirez au jour, me dit le commandant, et vous me préviendrez ainsi que l'artillerie.

Les chefs de voiture, convoqués, arrivent rapidement :

— Trottin, avec de Rouck, l'auto-canon, une jeep-mortier et une jeep-éclaireur, prenez l'itinéraire numéro 2. Me renseigner sur la praticabilité et

sur l'ennemi. CR à 360,5 et à 328,5. Je donnerai d'autres ordres lorsque vous serez arrivés à ce point.

« Espagnol, avec votre obusier, portez-vous dès maintenant au carrefour 257,2 et mettez-vous « en surveillance » sur un point que je vous donnerai lorsque je passerai près de vous.

« Personnellement, je prends l'itinéraire numéro 1 en direction de Gutenberg avec mon A. M. et celle de Mélinand, la jeep Vauthey et une jeep-mortier. Départ : 8 h. 15. »

La pluie ne cesse de tomber, le brouillard limite notre horizon, quelques obus éclatent au carrefour que nous traversons.

J'observe difficilement vers les bois que nous allons aborder. Rien de particulier. En avant.

Je découple la patrouille de Rouck sur l'itinéraire numéro 2. Tout est calme. J'avance lentement, la piste est détrempeée, le bois touffu.

— Allo Olié, ici de Rouck : R. A. S.

— Allo Raffut, ici Olié, déclenchez tir numéro 1.

Aussitôt, les miaulements se succèdent, rageurs, à 300 mètres de nous.

L'artillerie tire avec précision.

— Allo Olié, ici Espagnol, je viens de faire deux prisonniers.

— Très bien, envoyez-les au Soleil.

Les « soutiens » deviennent de vrais spécialistes pour ces histoires de prisonniers. Plusieurs semaines auparavant, l'atelier régimentaire en détenait presque le record !

— Allo, numéro 1 (c'est l'indicatif du commandant), ici Olié, piste praticable. R. A. S. Je vais arriver à 01. R. A. S.

— Allo Raffut, ici Olié, effectuez tir numéro 2.

Rapidement, je me porte à 01, quelques cadavres allemands jonchent le sol. Soudain, sur notre gauche, à 200 mètres, des mitrailleuses crépitent, les balles traceuses partent vers la route Röderen-Lembach, d'autres viennent vers nous, des obus explosent. Nous ne

sommes pas « dans le coup », car, bien camouflés, les Boches n'ont pas dû nous apercevoir. D'ailleurs, je n'ai pas envie de me mettre dans cette affaire, Aspach n'est pas loin. La patrouille de Rouck marche bien. Elle arrive à 328 près du petit lac, elle aperçoit le clocher d'Aspach. Ses éclaireurs se faufilent jusqu'à la lisière du bois d'où ils aperçoivent les abords du village. R. A. S.

— Allo numéro 1, ici Olié : itinéraires très praticables, R. A. S. aux abords de « Valmy » (nom de couverture pour Aspach-le-Haut), ai l'intention de tâter plus près.

Devant moi s'étend une clairière de 1 kilomètre, les autres itinéraires sont impossibles pour une A. M. Je fonce...

— Allo de Rouck, portez-vous à l'entrée de Valmy, je me porte sur le flanc.

— Allo Espagnol, arrivez rapidement.

...Il est arrivé bien vite, ce canon d'assaut, juste à point pour retirer Bit el Arbi, mon A. M., d'une bourbière. En quelques minutes, tout est fait, mon conducteur est furieux contre lui-même, mais on rejoint, tout va bien.

— Allo Olié, ici de Rouck, barrage anti-chars, quelques prisonniers.

Le barrage n'est guère solide, les éclaireurs du maréchal des logis Vauthey écartent les troncs d'arbres sous la protection de l'A. M. Mélinand.

Le légionnaire Susa ramène deux prisonniers, mais il y a plusieurs autres Allemands dans la maison transformée en fortin. Le chef Trottin contourne prudemment et lance plusieurs grenades dans la cave ; l'ennemi cesse de tirer, un feldwebel sort avec quelques hommes... « Il y en a d'autres qui veulent combattre » dit le feldwebel ; en effet, les mitrailleuses crépitent, deux obus tombent à proximité de la maison sans aucun dommage ; il faut faire vite... La patrouille de Rouck traverse Aspach et garde la sortie.

Nous sommes dans Aspach, on tient déjà la route de Cernay et celle d'Aspach-le-Bas.



...quelques cadavres allemands jonchent le sol.

— Allo numéro 1, ici Olié ; Valmy est occupé.

Les jeeps, appuyées par l'auto-canon, nettoient rapidement le village. Espagnol et son canon arrivent.

— Placez-vous là ; surveillance : le haut du clocher.

Les quelques habitants de l'endroit prennent d'assaut nos voitures :

— Vive la France !

— Buvez ce verre de schnaps !

— Voici des pommes !

— Il y a des boches là !

— N'y aura-t-il plus de bombardements ?

— Il y a longtemps qu'on vous attend !

Un essaim de jeeps circule, ramenant chacune des prisonniers. Leurs équipages vont tout à l'heure livrer assaut à la maison où se sont retranchés les derniers ennemis.

Je suis déjà sur la route d'Aspach-le-Bas.

Sur celle de Cernay, nous repérons un barrage de mines anti-chars avec fusées de verre ; le grappin ne peut les enlever, un prisonnier s'en charge.

Le commandant m'annonce, en « camouflé » que Michelbach est pris et qu'il envoie les chars derrière moi. Je demande à éclairer sur Aspach-le-Bas, mais le commandant veut que les chars soient arrivés auparavant dans mon village.

Je pousse une patrouille à la station de chemin de fer avec mission d'observer Aspach-le-Bas et me garder en direction de Cernay. Sur cet Aspach, rien à signaler, si, peut-être, car on m'envoie en jeep un prisonnier.

Mon nouvel engagé, Boulet, jeune Alsacien de Senthem, fait l'interprète :

— Pont coupé, un officier et une cinquantaine d'Allemands, peut-être des mines, sûrement pas de canon.

Cela suffit.

— Allo numéro 1, demande à aller à Jemappes.

— Oui, attendez les chars.

Je les entends au bout du village. En avant !

Nous sommes déjà dans Aspach-le-Bas. Des obus éclatent à la station de chemin de fer que nous venons à peine de quitter. Mon half-track et l'obusier reçoivent des éclats...

Pont suspect à droite, à moitié sauté. Je vais voir sur la route de Cernay. J'arrive à peine au bout du village que, soudain, un tir d'artillerie violent nous arrose. Je reconnais bientôt le bruit de nos obus et rends compte au numéro 1. Vingt minutes sont nécessaires pour alerter le CC voisin et arrêter ce marmitage.

Les chars et les légionnaires de protection viennent d'arriver.

Le pont est examiné. R. A. S.

Je me lance dans l'autre partie du village pendant que les médiums et

un tank destroyer vont garder la route de Cernay.

L'artère principale a beaucoup souffert des obus.

— De Rouck, portez-vous sur la route d'Aspach-le-Pont à la sortie du village, gardez la route.



A travers les derniers arbres de la forêt on distingue un joli village...

Une barricade barre le passage, des coups de feu partent de la maison d'en face. L'A. M. Mélinand tire pendant que des éclaireurs et une partie de l'équipage de Rouck rétablissent le passage.

Les fantassins, préférant faire des prisonniers, ont abordé par un jardin et, sous la protection du tir de l'A. M., ont pénétré dans la maison.

De Rouck tient maintenant la sortie cependant que les éclaireurs et les équipes des mortiers nettoient le village.

Le maréchal des logis Vauthey, Tolle et le jeune Boulet me font signe qu'il y a quelque chose d'intéressant dans une maison. Ils pénètrent dans une cave. Vauthey tire une rafale de mitrailleuse, entre et trouve un officier et deux soldats allemands tout surpris de constater qu'ils sont déjà prisonniers... Le lieutenant prussien étudiait une carte américaine de la région ; la cave, organisée en P. C., contenait de nombreux documents.

Espagnol me rend compte par radio :

— Je ne sais plus où mettre les prisonniers ; le half-track est déjà rempli.

— Ça ne fait rien, je vous en envoie d'autres !

Aspach-le-Bas se remplit maintenant de chars, de fantassins.

J'ai l'intention de pousser une pointe

sur Aspach-le-Pont, mais ma seconde A. M. « Ben Gardane » tombe en panne et je reçois l'ordre de rentrer à Aspach-le-Haut.

Il fait déjà nuit. Les prisonniers se juchent sur tous les véhicules.

Pour le peloton, belle journée qui rapporte : 1 officier, 23 gradés ou soldats allemands prisonniers, sans compter tous ceux que nous n'avons pu emmener et qui ont été pris en compte par nos camarades ; 3 pistolets, 2 mitraillettes, 8 fusils, le fanion nazi d'Aspach-le-Haut.

Il n'a pas cessé de pleuvoir ; les équipages, quoique fatigués, préparent leurs véhicules pour le lendemain, pour une mission nouvelle...

Thann ?... Cernay ?...

En prévision, Armides, le dépanneur, travaille sur l'A. M. qu'on a tiré « à la ficelle » jusqu'au village ; Grinskepois vérifie les appareils radio.

A minuit, le peloton est prêt à repartir.

Un jour au Bonhomme le 10 Décembre 1944

— Burssting, appelle le lieutenant Georges...

— Bien, mon capitaine.

— Georges, vous allez vous mettre à la disposition du commandant qui monte une affaire sur le col du Bonhomme.

Troisième peloton, rassemblement, on part. Quelle aubaine, depuis trois jours on s'engourdit dans nos voitures et, comme il fait un peu froid (— 17°), cela va permettre de nous réchauffer. Et puis, pas toujours au tour des mêmes ; ils sont égoïstes, ces chefs de peloton, ils veulent toujours la meilleure part du gâteau. Donc, à notre tour, et dans l'après-midi, direction Hachimède, coin gentil mais un peu bruyant, car, en passant sur le pont, les Fritz nous voient et nous arrosent de minen.

Quand même, pas de casse, chacun est à son poste, attentif mais heureux, car ils savent que le gibier n'est pas loin et qu'on pourrait faire un beau carton. Après Hachimède, direction La Poutroie, que nos braves goumiers viennent de débarrasser des derniers Ben-Ben (lire Fritz).

Là, attente de trois bonnes heures, casse-croûte et sourires de jolies filles. Qu'est-ce qu'un légionnaire ne ferait pas pour un sourire d'un joli minois ? Puis c'est le départ pour de bon en direction du village du Bonhomme ; mais, au lieu d'emprunter la route, nos tous-terrains escaladent la montagne sur des pistes étroites couvertes de neige et, paf ! on tombe sur le dos des Fritz qui ne s'attendaient sûrement pas à voir arriver des blindés de ce côté.

A travers les derniers arbres de la forêt, on distingue le joli village du Bonhomme niché au fond de la vallée comme pour se préserver du froid.



...comme des lapins, ils se sauvent dans la forêt.

— Prévidi, va avec ta patrouille faire une reconnaissance dans les premières maisons.

Le chef des « Gangsters » part, le sourire aux lèvres, armé jusqu'aux dents, mitraillettes, poignard, grenades et pistolets, et entraîne ses hommes dans les premières maisons ; le reste du peloton attend, anxieux. Ta... ta... ta... ta... Qu'est-ce qui arrive ? Une rafale de mitraillette et trois grands diables sortent, les bras en l'air. Bon résultat, pas de casse parmi la patrouille ; on continue. Les blindés dévalent les derniers contreforts et voient le village du Bonhomme. On rencontre des spahis venus de l'autre côté et aussitôt le peloton Georges a mission de continuer la reconnaissance en passant par la piste du Lac Blanc.

Dès la sortie du village, la route est truffée de mines, aussi nos braves sapeurs travaillent-ils sans relâche à nous débayer la route. Puis, après un parcours de cent cinquante mètres, plus de mines, quelle veine ! On va pouvoir foncer et faire parler les mitrailleuses et les canons. Oh ! doucement, au détour de la route, la première A. M. stoppe car le Corse, qui est un fin tireur et qui possède des yeux de faucon, a vu deux formes blanches sur la route, et comme l'obscurité approche, on distingue mal. Mais oui, c'est bien des Fritz habillés en blanc et qui sont tranquillement en train de poser des mines, la tourelle tourne et, pan ! un explosif dans le tas, et, tout en même temps, la mitrailleuse crache sans arrêt. Quel beau coup ! Huit ou dix Allemands en l'air. Cela fait un peu de bruit et, comme des lapins, des Fritz qui se couchaient dans une ferme à 30 mètres de l'A. M. se sauvent dans la forêt. Le « Rouquin », un des gangsters, les abat à coups de mitraillette. Le chef des gangsters flaire le gibier et demande à faire une patrouille dans une ferme isolée à 500 mètres sur la pente d'une colline.

24

— Mon lieutenant, il y a du Ben-Ben là-haut, j'y vais.

— Bon, pars, mais prend trois hommes de plus ; allez, les gars, et prenez les « casse-croûtes ».

C'est l'attente, tout est calme autour du peloton. Les Allemands ont démenagé et tous les regards se tournent vers ce petit groupe qui monte dans la neige jusqu'au ventre ; puis, plus rien. L'obscurité est venue, seule la réverbération de la neige rend la nuit moins noire. Tout à coup, pétarade, explosion de grenades, rafales de mitrailleuses pendant au moins cinq minutes. Le lieutenant s'inquiète et tout le reste du peloton est anxieux ; on entend des voix ; ils reviennent, mais c'est toute une troupe de quinze, huit prisonniers avec mitrailleuses, fusils, munitions, et ils portent ça sur le dos, bien encadrés par les patrouilleurs qui ne veulent pas les laisser fuir.

— Voilà, mon lieutenant, il y en a autant là-haut qui dorment pour de bon.

— Félicitations, Prévidi, maintenant rentrons au point de départ pour prendre un peu de repos.

Signé : BONIN, adjudant.

Le peloton « Gautier » à Aspach

25 novembre. — 18 heures : Le 3^{me} peloton du 2^{me} escadron, qui est détaché à Altkirch depuis le matin se prépare à passer une nuit délicieuse dans des maisons bien chauffées que les bourgeois de la ville, peu amateurs de minen, ont désertées.

Toute la journée, nous avons assuré la sûreté de la route Altkirch-Hirtzbach et les liaisons avec la 1^{er} D. B. dans une ville où il tombe autant d'eau que de tuiles et de morceaux de vitres.

22 heures : La nuit délicieuse a été courte. La division désire savoir, pour

5 heures du matin, si le village d'Aspach, à 2 kilomètres au Nord d'Altkirch, est tenu ou non par les Allemands. Des indices laisseraient croire qu'ils ont décroché... Comme il n'y a pas d'autre solution qu'y aller voir soi-même, la reconnaissance se prépare.

26 novembre. — 0 heure : Le premier problème a été de trouver la route d'Aspach par une nuit plus que noire, dans une ville où tous les ponts ont sauté... et où la police de la circulation n'est pas encore installée.

Liaison prise avec les unités au contact. Le Génie va nous ouvrir un passage dans le barrage qu'il a posé hier soir. Le peloton de chars qui tient le dernier poste à la sortie d'Altkirch est beaucoup moins optimiste sur l'éventualité d'un décrochage ennemi. Toute la soirée, au contraire, il a entendu des bruits de pelles et de pioches... ses hommes ont reçu des balles dès qu'ils ont mis le nez en dehors de leurs chars.

La patrouille part, elle se compose d'un sous-officier et de six légionnaires commandés par leur officier de peloton. Les blindés restent avec les chars. Trop de bruit.

Ambiance désagréable de « no man's land »... Seul, dans la nuit d'encre, le bruit assourdi des bottes en caoutchouc... Un oued, un pont, une barricade... Deux légionnaires passent, puis une explosion qui semble monstrueuse dans la nuit hostile. Et, de nouveau, le silence d'où s'élève le râle d'un gosse de 18 ans qui est tombé les deux jambes arrachées, le ventre ouvert. On l'a emmené vite, un mouchoir sur la bouche... Il faut que les Allemands puissent croire que c'est un obus qui est tombé et non pas une de leurs mines qui a explosé. La patrouille arrive dans Aspach, village mort aux volets qui battent sinistrement. Une grosse barricade au milieu de la rue... des tranchées sur la droite, d'où sort un canon de mitrailleuse... une lumière dans la première maison... la patrouille s'approche, ouvre la porte... et cinq Allemands bondissent par les fenêtres, dégelée de grenades, coups de mitraillettes...

Au moins l'on sait quelque chose, les Allemands n'ont pas évacué Aspach, du moins tous les Allemands... on commence même à entendre beaucoup de bruit dans ce village qui paraissait si mort... des ordres... des appels.

Maintenant il s'agit de savoir par qui et par quoi Aspach est tenu... il n'y a aucune raison pour que sept légionnaires n'arrivent pas à savoir cela.

Un principe des plus raisonnables à la guerre étant celui d'assurer ses arrières, la patrouille profite des quelques instants de répit que lui laisse l'ennemi pour organiser solidement la maison d'où ont jailli les 5 Allemands.

En une demi-heure, trois mitrailleuses arrivent, les matelats giclent sur les tables, les tables contre les fenêtres, les mitrailleuses sur les tables.

A 200 mètres, une ligne de tranchées... Deux légionnaires vont cueillir le premier Allemand qui rejoint son poste... Mal réveillé, ahuri par la présence des Français, il ne fait aucune difficulté pour déclarer que le village est tenu par environ deux compagnies commandées par un major, il y a trois officiers allemands, quelques sous-officiers S. S., dit-il, quant à la troupe, ce sont des Ukrainiens qui ne se battent correctement que dans la mesure qu'ils sont persuadés que les Français les fusilleront dès qu'ils seront pris. Il y a des mitrailleuses aux lisières, un anti-char à la corne d'un petit bois que l'on aperçoit à 300 mètres sur la gauche, des bazookas dans les soupiraux des caves.

3 heures : Le village est tenu, c'est maintenant certain. La Division aura son renseignement à l'heure. Le métier de la reconnaissance peut être considéré comme terminé. Mais nous avons appris ce qu'il en coûte de monter une attaque sur des villages qui commandent le canal... que ce soit Bretagne, Montreux ou tout autre... Par un hasard providentiel, les Allemands nous ont laissé pénétrer dans leur dispositif. La reconnaissance ne quittera Aspach que lorsque les chars et l'infanterie viendront la relever.

4 heures : Premier point, enlever la barricade qui empêchera nos chars de foncer sur le canal... lorsqu'ils arriveront ; pour cela, prendre les maisons qui la commandent. Immédiatement, la bagarre commence, sérieuse. Les éclaireurs sont cloués sur place par des tirs précis partant des fenêtres, des caves, des toits...

Un bruit de moteur derrière nous. C'est une A. M. du peloton. Entendant le bruit de la fusillade, le brigadier Winkler part de nuit par une route qu'il sait minée et sur laquelle deux chars sauteront encore, à pied, s'arrêtant parfois pour tâter le sol à la main, dirigeant sa voiture mètre par mètre, il vient se présenter à son officier qu'il déclare n'avoir pas voulu laisser tomber. Derrière lui, deux autres blindés

arrivent. A coups de canon et de mitrailleuse, les deux premières maisons sont nettoyées, les servants d'une mitrailleuse lourde qui interdisaient l'approche de la barricade tués sur place, la pièce anti-chars, dont le premier prisonnier nous avait donné l'emplacement, neutralisée. La barricade est atteinte et le travail de déblaiement commence.

Un sous-officier et 6 légionnaires du 2^{me} Peloton arrivent ; 18 légionnaires, soutenus par trois auto-mitrailleuses, attaquent maintenant Aspach.

6 heures : Les Allemands se sont ressaisis. D'un groupe de maisons solidement barricadées partent des coups ajustés... et des ordres donnés dans un allemand d'une pureté qui ne laisse aucun doute sur son origine.

Ce ne sont certes pas des Waffen S. S. qui sont là.

Des bazookas ne permettent pas de faire approcher les A. M. Il faut prendre ces maisons à tout pris, sans cela les chars ne passeront pas... tout à l'heure.

Le maréchal des logis Dermanian, le



...ils attaqueront à la grenade...

brigadier Terrier, le légionnaire Wajsbrot vont s'infiltrer par derrière... ils attaqueront à la grenade... les trois mitrailleuses vont être poussées à proximité immédiate pour abrutir sinon tuer les Allemands qui répondent à coups de fusil aux propositions de reddition qu'on peut leur faire.

Le premier, le légionnaire Sanchez tombe sur sa pièce, puis le légionnaire Nègre... Deux autres légionnaires rampent à côté d'eux et reprennent les pièces, le feu continue.

Le maréchal des logis Dermanian et ses deux hommes, entrant par les greniers, ont pris pied dans le réduit de la défense... ils ramènent 18 prisonniers qui sont unanimes à avouer l'effet de surprise du matin ; ils déclarent que tous les officiers allemands sont dans les fameuses maisons si bien défendues.

Repasant et s'infiltrant encore plus avant, le maréchal des logis Dermanian, quoique blessé, se fait porter dans un grenier d'où il peut voir les emplacements de tir ennemis et, tandis que le brigadier Terrier continue à harceler l'adversaire, le légionnaire Wajsbrot, malgré les balles qui sifflent de tous les côtés, vient rendre compte à son officier de la façon dont est agencé le réduit de la défense allemande. Calme comme à l'exercice, le maréchal des logis Novotny dirige l'attaque de ses éclaireurs, il tombe frappé en plein cœur.

Fidèle aux plus vieilles traditions de la Légion, le légionnaire Crespo bondit à côté de lui, charge le corps de son sous-officier sur son dos et le ramène à l'abri des balles... Les Allemands tentent une manœuvre de débordement par une ligne de tranchées couvertes qui enveloppe le village.

Le brigadier-chef Thirion, radio de la voiture de commandement, les voit le premier. Il supplie son officier de le laisser partir avec la contrepatrouille. Bondissant dans la tranchée, il la nettoie à la grenade, prend une mitrailleuse lourde et fait deux prisonniers. Il est tué d'une balle dans la tête alors qu'il s'avance toujours plus avant pour diriger le tir de nos mitrailleuses.



...une nuit délicieuse dans des maisons bien chauffées...

Lorsque les chars du 1^{er} R. C. A. et la compagnie Gouttière du R. M. L. E. arrivent, les lisières du village sont nettoyées. Deux officiers et 50 Allemands environ ont été pris, 2 canons anti-chars et 3 mitrailleuses lourdes détruites. Le sous-groupe a pu arriver jusqu'au cœur même d'Aspach sans essuyer un coup de feu. Il ne lui reste plus qu'à poursuivre le nettoyage du village dans lequel l'infanterie trouvera encore 7 officiers et une centaine d'ennemis qui se rendront sans presque combattre... puis à foncer sur le canal.

Dix-huit légionnaires du R. E. C. lui ont ouvert la route...

Colmar, station balnéaire

Le 2 février 1945, le 1^{er} R. E. C. pénètre dans Colmar.

Chaque escadron a un quartier différent à explorer. Le 3^{me}, entré dans la ville par le Nord, doit atteindre la sortie Sud-Ouest. Le 1^{er} peloton est en tête ! Progression rapide jusqu'au centre, plutôt un défilé au milieu d'une foule enthousiaste. Le centre passé, c'est le désert. Cela va donc devenir sérieux.

Le peloton de commandement s'arrête à un carrefour. Attente. Faible diversion : quelques Allemands, réfugiés dans les maisons, sont faits prisonniers. Radio : la patrouille de tête de l'escadron signale qu'elle a atteint l'objectif, coiffé la route de Sainte-Croix-en-Plaine. Le capitaine Boileau, qui commande l'escadron, veut voir et décide de se rendre sur les lieux, il monte dans son A. M., je remplace le tireur.

Une patrouille de 2 A. M. du 2^{me} peloton (chef Bayitch et maréchal des logis Dupont) nous précède. Les rues sont vraiment désertes ; mauvais signe ! Une centaine de mètres et le chef de la première voiture stoppe et signale qu'il a vu, au bout de la rue, des formes blanches, probablement des Allemands, en camouflage d'hiver, sauter un mur du jardin. Rafale de mitrailleuse.

Bouillant d'impatience, le capitaine se porte en tête, crie : « En avant ! Ce n'est rien ! » et le voilà parti. Hum, c'est louche ! Plus que jamais, l'œil collé à la lunette, je caresse du pied la détente de la mitrailleuse.

Nous franchissons un pont, la Lauch. Devant nous, à 80 mètres, un carrefour. Faut-il tourner à droite ou à gauche ? Pas le temps de réfléchir. Une explosion terrible. Flammes, fumée. La blindée est furieusement secouée. Mon casque s'évade de ma tête. Le capitaine gueule : « Marche arrière » ; un Panzerfaust nous a loupés.

Je crache de la mitrailleuse, arrosant portes, fenêtres, soupiraux. Volets fermés, le conducteur nous zigzague à grands coups de volant.

Un deuxième coup de panzerfaust fait trembler la blindée. « Diable ! Où

est passé le capitaine ? Il était debout à la tourelle ! » L'explosion l'a projeté dehors. Dans la voiture, quel désordre. Les obus sont sortis de leur logement, tout est renversé ; un fouillis indescriptible auquel je ne songe même pas car l'ennemi nous arrose à la mitrail-



...il tombe frappé en plein cœur.

leuse et je réponds de mon mieux... pas longtemps.

Car un troisième choc... Ma ligne de mire monte, monte et me laisse comme objectif le ciel, puis l'eau. Marche arrière, la blindée a crevé le parapet et s'est échouée dans la Lauch sur le flanc. Je bois, je m'étouffe, je me noie. « C'est idiot de crever comme un rat ». Je gigote. « Adieu mes parents, ma patrie ». Un dernier sursaut et, pan ! j'ai réussi à me soulever, oh ! un tout petit peu seulement. Enfin, je respire dans le petit « espace vital » qui nous reste. Le radio et le conducteur (maréchal des logis Chesneau et légionnaire Diaz) ne sont pas mieux lotis que moi, juste la tête au-dessus de l'eau et la voiture qui s'enfonce lentement dans la vase. C'est vraiment désagréable et il fait froid.

Je recommande immédiatement le silence, car les patrouilles ennemies ne tardent pas à s'approcher. On entend leur charabia, mais ils doivent nous croire morts car les voilà qui s'éloignent. On va pouvoir essayer de sortir ; depuis une heure, nous sommes dans le bain.

Le conducteur, tout saignant des oreilles, sort. Rien à signaler. Le radio ne peut dégager son pied coincé Dieu sait comment (dans l'eau, on ne peut rien voir) et la voiture s'enfonce toujours et se couche toujours de plus en plus du mauvais côté. Ce sera bientôt une vraie prison, un tombeau. Le radio grimace et sourit « quand même » quand je lui fais constater qu'on a

« quand même » eu « du pot ». Tout est relatif.

Silence, quelqu'un s'approche ; c'est un des nôtres, le capitaine a pu passer les postes ennemis et alerter les secours. J'incite ce légionnaire à partir sans s'exposer davantage. « D'ailleurs, nous pouvons tenir encore un peu ». Il engueule les Fritz en bon allemand. Une rafale de mitrailleuse clôt la conversation. D'autres légionnaires s'efforcent d'approcher, mais quatre sont blessés. Le pont est tenu de part et d'autre.

Accalmie. Le radio réussit enfin à sortir et part. Il était temps, dans quelques minutes ce ne sera plus une A. M. mais un sous-marin.

Le feu a cessé ; dix minutes se passent. Je ne peux toujours pas me dégager malgré mes efforts désespérés. Je suis épuisé de fatigue et de froid. L'eau m'arrive à la bouche. L'A. M. s'incline. « Je me noie ». Et je ne sais par quel miracle je me trouve dehors.

Deux brasses, je me traîne sur la berge.

Il était plus que temps.

Je me traîne et tombe dans les bras des légionnaires dont les marques de sympathies m'ont en tout premier réchauffé le cœur.

Tel fut mon premier bain à Colmar.

Signé :

SOURGNES, adjudant-chef.

Belle journée

La journée du 2 février restera pour le 5^{me} escadron une des plus émouvantes de la campagne.

Parti au petit jour de Riedwir, il pénètre avec les premiers éléments dans Colmar. Jour tant attendu par les habitants de la jolie ville alsacienne qui écoutaient depuis deux mois le roulement du canon au Sud, à l'Ouest, au Nord, mais désespéraient de voir enfin arriver leurs libérateurs. La traversée de la ville ressemble plus à un défilé qu'à une phase de la guerre. Pourtant le Fritz est encore là et, de temps à autre, une rafale partie d'une fenêtre ou d'un toit nous rappelle à la réalité. Mais les femmes, les vieillards et les enfants ne s'en soucient guère. Ils se tiennent au bord de la route, les uns hurlant leur joie, d'autres, les plus émus, regardent de tous leurs yeux sans un mot. Seul leur regard prouve qu'ils sont heureux. Les légionnaires jubilent et redressent fièrement leur buste : tout le monde n'est pas libérateur... A 14 heures, l'escadron atteint la sortie Sud de Colmar. Il s'agit de mettre la main au plus vite sur quelques villages occupés par des gaillards que l'on dit encore très décidés.

A 15 heures, le 2^{me} peloton s'engage à 70 à l'heure dans la localité d'Eguisheim et tombe sur une centaine d'Allemands occupés à mettre en batterie des mortiers et une pièce anti-chars. En trombe, les A. M. foncent dans le tas et c'est une débâcle d'uniformes verts qui fuient à travers les vignes.

L'A. M. du maréchal des logis Frémaux engage une poursuite derrière un camion allemand qui essaie de gagner la sortie Ouest.

Deux virages sur les chapeaux de roues au ras des maisons pour atteindre la ligne droite, un coup de frein brutal, le coup de 37 part aussitôt dans le mille. Le camion se transforme en torche joyeuse. Pendant ce temps, les trois autres A. M. font des cartons sur les fuyards et les jeeps sillonnent les rues du village. Les équipages s'engouffrent dans les maisons et les granges, mitraille au poing, et bientôt, sur la place centrale, s'amoncellent 47 « Frizous » les bras sur la tête et la mine déconfite.

Eguisheim est pris et nettoyé.

Et maintenant, c'est à l'assaut des habitants que nos légionnaires ont à faire face. Les joues poussiéreuses ont droit à d'affectueux baisers. Les Alsaciennes sont jolies, les visages se détendent, sur le pas d'une porte un vieillard pleure, un tout jeune gars le regarde, pose sa mitraille contre un mur et le serre dans ses bras. Mais voici qu'apparaissent les bouteilles de vin blanc, c'est magnifique, il en sort de partout, c'est l'instant le plus inquiétant pour le chef de peloton. Il accordera tout de même un bon quart de vin à chacun, mais pas de blague... demain on remet ça.

Comment le 2^{me} Escadron occupa la ville de Friedrichshaffen

L'occupation de Friedrichshaffen est une des plus belles et des plus émouvantes actions à l'actif du 2^{me} escadron du 1^{er} R. E. C.

C'était alors cette période de la campagne d'Allemagne qui tournait à la promenade militaire pour la plupart des unités. Effondrement du moral et de la résistance des troupes allemandes. Seules avaient une tâche pleine de risques les unités de reconnaissance : souvent très éloignées du gros des troupes dans cette progression rapide, parfois au contact avec des unités allemandes importantes protégées par des arrière-gardes qui, pour être peu nombreuses, étaient par contre constituées d'hommes décidés, prêts à mourir et parfaitement placés pour les attaques par surprise. C'était l'époque du « panzerfaust » et des mines qui causèrent des pertes sérieuses à nos unités.

Le 2^{me} escadron, le 29 avril, avait poursuivi une progression extrêmement rapide qui avait amené le 3^{me} peloton, de tête, aux abords immédiats de Friedrichshaffen après avoir eu sur son passage de nombreuses escarmouches, après avoir cueilli un nombre important de prisonniers.

Arrivé là, la position risquait de devenir critique : une grosse garnison à Friedrichshaffen, des forces allemandes importantes de tous côtés, le peloton de tête nettement détaché.

Une contre-attaque toujours possible

avait à sa merci la petite troupe avec ses quelques jeeps et ses deux auto-mitrailleuses ; une seule possibilité : attendre et garder le contact. Après avoir assuré la liaison et donné ses ordres aux autres pelotons qui progressent en flanc-garde, le capitaine Denardou rejoint le peloton de tête pour fixer d'une façon précise sa mission.

A son arrivée, les choses sont, en fait, fort avancées. Du tournant de la route sur laquelle l'A. M. du lieutenant Gautier était en surveillance est apparue une voiture de tourisme sur laquelle se tenait debout un homme agitant un drapeau blanc. Le lieutenant a pris contact, il s'agit d'autorités militaires et civiles allemandes venant offrir la reddition de la ville. En fait, c'est une initiative des plus audacieuses, ces gens sont sans liaison avec les multiples unités éparses dans la région, n'ont sur elles aucune action ; ils veulent à tout prix éviter la destruction complète d'une ville qui a terriblement souffert, ils comptent seulement sur leur présence, le drapeau blanc, l'entrée sans combat des premiers éléments français, la surprise.

Qu'une unité, que quelques isolés réagissent, que la grosse garnison prenne conscience de la faiblesse des forces françaises en présence et c'est l'anéantissement de l'escadron. Que l'opération réussisse et c'est l'occupation de la ville, immédiate et sans dégâts, par l'escadron prenant seul les risques de cette action de grande envergure.

La décision est vite prise et une petite avant-garde pénètre aussitôt dans Friedrichshaffen derrière la voiture des parlementaires allemands dans laquelle a pris place le lieutenant Gautier, la jeep du capitaine, son A. M. de commandement, une A. M. du 3^{me} peloton, petite patrouille précédant d'assez loin le reste de l'escadron.

Partout, à droite et à gauche, dans toutes les maisons, dans les rues, dans les jardins, des soldats allemands hésitent, stupéfaits, puis abaissent leurs armes. La délégation se dirige vers la mairie.

Dans cette ville partiellement détruite, partout des troupes ébahies, sera-ce le guet-apens ? L'audacieuse entreprise sera-t-elle couronnée de succès ? Deux fois sur le chemin, la patrouille doit s'arrêter et ouvrir le feu, des isolés ont réagi, refusant de se rendre ; d'autres se joindront-ils à eux ; aurons-nous à nous défendre avant de succomber devant un revirement des Allemands ?

Non, nous parvenons sans mal à la mairie. Là, deux officiers seuls avec une vingtaine d'hommes vont assurer et organiser la reddition de toute la ville. Sur la grand-place affluent des colonnes de prisonniers gardées par quelques légionnaires du 3^{me} peloton et du peloton de commandement.

Mais les Allemands sont inquiets, ils avouent leurs craintes au capitaine, ils redoutent l'échec ; des unités tardent à répondre à l'ordre de reddition, un revirement est à craindre. « Ce n'est



...juste la tête au-dessus de l'eau...

pas facile », disent-ils. Avec le plus grand calme et souriant, le capitaine Denardou répond : « Quand il y a des légionnaires quelque part, tout est toujours très facile. »

Nous ne disposons que de très peu de monde. C'est ici et là à un seul légionnaire qu'incombe la tâche d'aller quérir et amener sur la grand'place des unités allemandes parfois de l'importance d'une compagnie.

Enfin, les autres pelotons rejoignent. Le peloton du lieutenant Barbey amène un régiment entier avec son colonel, dont il a reçu la reddition dans les environs de la ville, puis c'est le peloton du lieutenant de Montplanet qui a dû soutenir des combats plus durs et a quelque peu souffert.

Les prisonniers continuent à affluer sous la garde de loin en loin de légionnaires isolés.

Vers le soir, la reddition de la ville est totale ; des milliers de prisonniers sont sur la place, les dispositions sont prises pour le cantonnement du 2^{me} escadron.

L'opération a réussie... Plus tard arriveront les chars des Chasseurs d'Afrique, ils entreront sans risque, sans nouvelle destruction, dans une ville déjà occupée.

Signé : L'UN D'EUX.



...les visages se détendent...

Les médecins du matériel

La conservation du matériel revêt évidemment un intérêt capital dans un régiment mécanique. Si les unités

blindées ne valent que par les qualités tactiques et techniques de leur personnel qui ne peut être composé que de combattants d'élite, elles sont, par contre, réduites à l'impuissance si leur matériel est tué ou blessé. Ils le savent bien, ces cavaliers qui s'identifiaient autrefois à leurs chevaux et leur prodiguaient autant de soins qu'à eux-mêmes !

Aussi les anciens ont-ils inculqué aux jeunes qui n'ont pas reçu la formation cavalière le principe essentiel de la conservation et de la récupération du matériel. Et l'on a vu souvent, au cours des derniers engagements, d'admirables mécaniciens et dépanneurs qui sont les médecins des véhicules, se multiplier sous le feu pour soigner, guérir et sauver les voitures de combat.

Témoin, ce sous-officier du 1^{er} Etranger de cavalerie chef d'équipe, qui se porte, le 23 novembre 1944, à Bretagne, en pleine bataille, avec son énorme engin de levage. Sous un feu nourri de minen et d'armes lourdes, l'équipe travaille avec le calme et la méthode qui sont de règle à l'atelier. Un canon d'assaut est bientôt remis en état, son équipage le ramène au combat. On passe au suivant : après de multiples efforts qu'il faut parfois interrompre, car l'ennemi a son mot à dire, c'est un canon automoteur qui est rendu à la vie et reprend sa mission. Sans désespérer, on ouvre le ventre à un troisième et l'escadron récupère bientôt un half-track.

Trois heures, trois véhicules précieux. Trois heures de travail : mais quelles heures !

Sous une grêle d'éclats et de balles, sous une pluie torrentielle, dans la boue.



Jour tant attendu par les habitants...

Une veillée de Camerone en Allemagne

— Ma parole, ce n'est pas une vie, car, depuis plus de deux heures que l'on roule, on n'a pas encore vu un Fritz !

— Doucement, doucement, chef, quand on parle du loup, la queue n'est pas loin.

C'était le chef de la deuxième A. M. qui exprimait son mécontentement de ne pas pouvoir essayer la mitrailleuse neuve qu'il avait perçue le matin, alors que son tireur, un vrai légionnaire, un tantinet superstitieux, alerté par ces paroles, rivait l'œil à la lunette de son arme.

— Et puis, à la fin, j'en ai marre, c'est toujours le lieutenant qui est en tête. Quel égoïste, il prend tout le plaisir pour lui. C'est décidé, demain, je demande à...

Trrrrrr ! Trrrrrr ! Deux rafales de mitrailleuse, une explosion terrible dans le silence environnant. Deux A. M. s'arrêtent. C'était le loup qui, sous les apparences d'un « oberleutnant », venait de montrer qu'il savait se servir d'un « bazooka ». Seulement, ce lieutenant avait oublié qu'il y avait deux légionnaires sur la plage arrière de l'A. M., deux légionnaires qui, eux, trouvaient que la vie était belle et qu'il est épatant de se ballader en voiture. Ce contentement intérieur ne les empêchait pas de regarder les abords de la route. Soudain, à cinq mètres à gauche de la voiture, ils virent un « feldgrau » se lever, tenant dans ses mains la terreur des blindés. Un « Panzerfaust » ! La réaction fut brutale. Deux rafales, un corps qui s'écroule mais qui a encore le temps d'appuyer sur la détente. Une explosion. La voiture est terriblement secouée. Le tireur est littéralement éjecté de la tourelle, tandis que le chef, enfin dans son élément, essaye sa nouvelle mitrailleuse. Elle est splendide, cette arme. Les balles vont exactement où l'on veut et comme ce légionnaire est un méchant garçon, comme tous ses camarades, les Allemands s'alignent sur le terrain. Toutes les armes du peloton crachent. Tout à l'heure, on comptera une vingtaine de tués. Tout à coup, l'équipage a chaud. Ne croyez pas que ce soit la chaleur du combat.

C'est simplement la voiture qui commence à brûler. Vite un coup d'extincteur et on revient vers les mitrailleuses et le canon. Les coups de feu s'espacent puis cessent complètement. Le lieutenant, qui pourtant n'est pas suédois, a conservé son sourire et repart en avant. Il a reçu la mission d'aller à Hausen et ce charmant intermède ne lui fait pas oublier son but. L'A. M., dont le moteur est hors service, est laissée là, elle sera récupérée plus tard.

Ah ! ça alors, ce lieutenant devient impossible ! Il se figure qu'on va rester là, à attendre un dépannage problématique ou finir la guerre dans un

parc de réparations ! L'équipage n'est pas content et le lieutenant va s'en apercevoir ! Le chef court, en faisant de grands gestes, derrière l'A. M. de son lieutenant qui vient de démarrer :

— Mon lieutenant, mon moteur est hors service, d'accord, mais la tourelle est intacte et... alors, je... ?

— Entendu, faites-vous prendre en remorque avec votre A. M.

L'équipage est heureux, mais on bougonne encore : « Ah ! ce lieutenant... »

Hausen se rend sans histoire. L'officier et 37 Allemands prisonniers. La vie est belle. On continue la promenade en direction de Bermatingen. A 14 heures, le village est presque atteint. « Encore 1 kilomètre et nous arrivons », dit le chef à son tireur. Inch Allah !

Un sifflement, une explosion, encore une, puis encore...

C'était le violon d'Adolphe (lisez : Nebelwerfer) qui nous jouait une sérénade, ou plutôt une danse macabre. En quelques minutes, deux tués et onze blessés. Les armes des A. M. tirent dans toutes les directions, les grenades fumigènes sont très utiles car elles nous camouflent un peu. Soudain, un sifflement, mais sympathique celui-là. C'est notre artillerie qui, elle aussi, veut entamer la conversation et, comme elle crie plus fort, c'est elle qui a raison. Puis notre frère, le R. M. L. E., appuyé par les chars, prend l'affaire à son compte. Notre travail est fini. Nous repartons à Hausen remanier nos équipages durement éprouvés et, en plus, trois voitures en flammes. Heureusement, deux appareils radio, qui nous avaient permis d'appeler l'artillerie,

ont pu être sauvés. La journée n'est pas encore terminée. Vers 17 heures, nous repartons jeter un coup d'œil sur les abords de Markdorf. A la lisière de la forêt, quelques Allemands (nous avons su, par la suite, que c'étaient des Hongrois) lèvent les mains. Des soldats qui ne veulent pas se battre n'ont jamais intéressés les légionnaires. Notre lieutenant, ce diable d'homme, toujours en tête, roule toujours. Nous le suivons, le cœur un peu serré, que va-t-il nous arriver ? Une clairière...

Quelques officiers sidérés et le lieutenant, sautant de voiture, pistolet au poing, demande dans un allemand parfait où se trouve le P. C. du colonel. On lui indique l'endroit. Le lieutenant disparaît et revient accompagné d'un « oberst » auquel il donne l'ordre (pendant la guerre, la hiérarchie n'est pas toujours respectée) de rassembler ses troupes, colonne par trois. L'ordre est parfaitement exécuté et, fièrement, nous prenons la route de Friedrichshafen, le colonel sur le capot d'une voiture. Notre entrée, vers 11 heures du soir, ne manquait pas d'un certain pittoresque. Belle journée, une de plus pour la Légion.

Fructueuse reconnaissance... au bout du monde

L'escadron est en Autriche, aux environs de Bludenz. Des éléments de S. S., assez nombreux, sont signalés dans la région, le pays boisé et montagneux se prête parfaitement à l'existence et au combat de ces unités isolées, sans liaison, mais d'une hardiesse et d'une cruauté redoutables.

La possibilité d'une attaque par surprise constitue une menace permanente



...soigner, guérir et sauver les voitures de combats.

pour les unités cantonnées dans la région.

Le 2^{me} escadron reçoit comme mission de reconnaître la route qui, serpentant dans la forêt, part de Bludenz et vient finir en cul-de-sac au village de Brandt, communément appelé dans la région « la fin du monde ».

Le capitaine Denardou fera lui-même la reconnaissance et prendra avec lui son A. M. de commandement et le premier peloton du lieutenant Barbey. Dans le chemin de forêt qui grimpe au flanc de la montagne, les sentiments les plus divers animent les membres de la petite troupe : ambiance de fin de campagne, victoire, émotion à laquelle personne ne résiste devant ces magnifiques paysages tyroliens, et puis, tout de même, une légère angoisse, l'embuscade peut être là à chaque tournant, un ennemi invisible nous guette, nous sommes sur nos gardes.

De loin en loin, la forêt s'ouvre sur des horizons montagneux, nous passons sur des petits plateaux où sont bâtis des villages ; les habitants ont pavoisé et sont groupés pour un accueil enthousiaste, charme des belles filles, rasades de vin largement offertes... mais nous ne devons pas nous laisser distraire par la gravité de notre mission, nous devons repartir.

Et bientôt, petite vallée que limite un horizon sauvage bien que verdoyant et semé de place en place de villas cossues.

Voici Brandt, c'est bien la fin du monde. Ici, d'ailleurs, pas de drapeaux blancs, pas de groupes de jeunes gens venant à notre rencontre ; on sent l'inquiétude, la peur, l'hostilité, la crainte. Nous avons l'habitude de ce genre de village, ici il y a sûrement quelque chose, sûrement des S. S. Nous nous rendons compte rapidement que nous ne tirerons aucun renseignement précis des quelques habitants dans la demeure desquels nous avons pénétré.

Les missions sont vite réparties, il y a deux routes, deux secteurs. Le lieutenant Barbey reconnaîtra la pointe de la vallée au delà du centre du village ; le maréchal des logis Rinks la partie qui s'étend à nos pieds et limite la vallée dans sa largeur. Les patrouil-

les parties, l'attente paraît longue ; dans les deux directions, il y a eu des échanges à la mitrailleuse. Le jour baisse et le retour à la nuit serait tellement peu sûr, il faudrait peut-être envisager de cantonner sur place.



Quelques Allemands lèvent les mains...

Mais le dieu Mars veille, il a décidé cette fois encore de récompenser l'audace du 2^{me} escadron. Les deux patrouilles rentreront presque ensemble et non seulement au complet mais augmentées de captifs de haut vol.

Le maréchal des logis Rinks, avec Bonadies, Cohen et Bébert, ont un tableau de chasse véritablement sensationnel : un ministre et non des moindres : le baron von Neurath ! un général : von Mackensen, enfin deux individus d'aspect très correct mais semblant fort mal à leur aise ! Nous en avons l'explication : présentés par le ministre comme son valet et son chauffeur, ils apparurent vite dans leur véritable identité quand M^{me} Mackensen, sous le coup d'une émotion justifiée, vendit la mèche en appelant l'un d'eux capitaine à proximité de Bonadies qui n'est pas sourd.

De son côté, le lieutenant Barbey ramenait une prise de marque, le général von Bock.

Le temps presse, le jour baisse, nous nous laisserons plus tard aller à notre joie ; il s'agit maintenant de rejoindre Bludenz, nous n'y arriverons qu'à la nuit noire.

Inutile de dire que nous fûmes bien accueillis au C. C. 5.

Nous devons apprendre quelques jours plus tard qu'un groupe de commandos qui allait à son tour patrouiller à Brandt, dans l'espoir d'y trouver peut-être encore un général ou un ministre passés inaperçus, tomba dans une embuscade et perdit plus de la moitié de son effectif.

Signé : L'UN D'EUX.

« Ça no fai rieng mo capitano »

A la cote 350, près de Kieselbronn, au cours d'un combat acharné, le 3^{me} peloton du 3^{me} escadron s'est emparé du carrefour de Pforzheim si important.

Il a détruit deux mitrailleuses lourdes et un canon de 152, en a pris un second dont il a capturé les servants.

L'ennemi déclenche alors un violent tir de minen et de 88.

Un obus éclate dans les branches d'un arbre sous lequel est camouflée une auto-mitrailleuse. Un éclat atteint au ventre le légionnaire Cabrera qui descend de voiture en obstruant de ses mains une large plaie par laquelle s'échappent les intestins.

Le capitaine se précipite :

— Cabrera !...

Lui de répondre dans son mauvais français :

— Ça no fai rieng, mo capitano, nous gagnons la guerra quand même.

Et il insiste pour n'être pas évacué, car il veut mourir au milieu de ses camarades !

Signé : SON SOUS-OFFICIER.

Un épisode du combat de Montreux-Château le 20 Novembre 1944

Le peloton de reconnaissance est au contact. L'ennemi occupe Montreux-Château au Nord du canal du Rhône au Rhin, nos blindées sont défilées au Sud du canal.

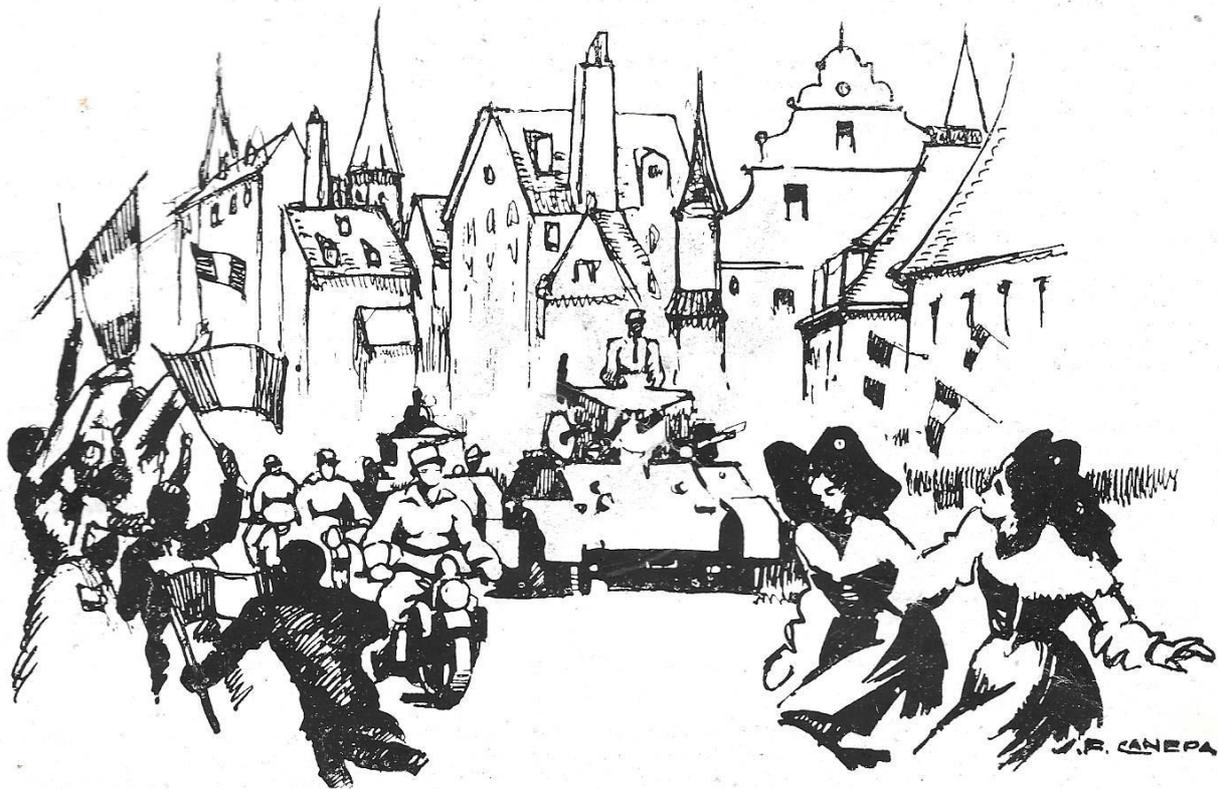
Le brigadier-chef Van de Velde, du 1^{er} R. E. C., chef de pièce de mortier, ouvre le feu sur une arme anti-char ennemie en batterie à la lisière Sud du village ; des gerbes de flammes s'élèvent au-dessus de l'objectif ; le mortier continue impitoyable.

Bientôt, une contre-attaque allemande débouche du village, la ferme qui abrite les nôtres commence à brûler, il faut changer d'emplacement de batterie.

Au cours du déplacement, le briga-



...la ferme qui abrite les nôtres commence à brûler...



Vive la France ! Vive la Légion !

dier-chef Van de Velde tombe frappé d'une balle et reste sur le terrain, inanimé.

Reprenant connaissance une heure après, sans la moindre plainte, il articule deux mots : « Mon mortier ».

Signé : SON CHEF DE PELOTON.

Le vieux « bleu »

A Gross-Glatzbach, les minen tombent comme des hallebardes. Il n'est pas question de faire le pantin.

Là-haut, près du cimetière, un groupe porté du R. E. C. est enfoui en terre, mitrailleuses en batterie. A chaque obus, les têtes piquent du nez, battant la mesure.

Mais il en est un qui ne semble pas très bien se rendre compte de la situation. C'est Burgat, l'agent de liaison, un nouvel engagé, un « bleu » de 47 ans. Il est là derrière son groupe, assis sur une borne, contemplant placidement ses camarades. Rien à faire pour le faire se coucher. Et rran à droite, et rran à gauche, Burgat ne bouge pas d'un pouce. Il semble même sourire.

Un lieutenant du détachement passant avec sa jeep l'aperçoit :

— Qu'est-ce qu'il fout là, celui-là ?

Il s'arrête et crie :

— Eh là, tu ne peux pas te planquer comme tout le monde ?

D'un bond, le légionnaire s'est retourné, au garde-à-vous. L'officier reste alors un peu surpris devant cette face tailladée de balafres dont les cicatrices sont encore toutes roses : souvenir des geôles allemandes. Il s'apprête cependant à lui donner l'ordre de se coucher mais n'insiste plus lorsque, avec un geste vers sa pauvre figure qui se crispe en un dédaigneux sourire, le légionnaire lui répond calmement :

— Je ne me suis jamais couché devant les boches, je ne vais tout de même pas le faire devant leurs obus.

Il fut blessé quelques instants plus tard et cependant, au crépuscule, lors d'une contre-attaque ennemie que subissait un groupe, on put le voir, toujours debout, l'œil sanguinolent, le bras droit pendant, porter de sa seule main valide des caisses à munitions à ses camarades. Il ne se laissa évacuer que le lendemain. Il revint d'ailleurs deux jours plus tard, le bras en écharpe, prêt à recommencer.

Personne ne sut jamais où il était allé.

Signé : UN JEUNE ANCIEN.

Un beau fait d'armes

Le 12 janvier 1945, en Alsace, à Benfeld, une reconnaissance de nuit est

envoyée par le capitaine commandant le 2^{me} escadron ; elle est fournie par le peloton Gautier et commandée par le maréchal des logis Henry ; la patrouille, au cours de sa progression, parvient à proximité immédiate de deux chars allemands embossés en position de tir.

Malheureusement, à ce moment, le maréchal des logis Henry est repéré par le chef de char allemand, pied à terre, qui s'avance vers lui ; il veut faire usage de sa mitraillette qui s'enraye. Alors, fonçant sur son adversaire, c'est une lutte corps à corps qui s'engage ; Henry désarme son ennemi, le tue et fait sauter un des chars.

Mais la patrouille est prise à partie par les armes automatiques de l'autre char, elle n'en retardera pas pour autant sa mission et revient au complet renseigner l'escadron en temps voulu sur le nombre et la position des chars allemands.

C'est ce même sous-officier, le maréchal des logis Henry, qui, quelques mois plus tard, en avril, aux abords du village de Nordheim, commandant les éléments à pied qui protégeaient la progression des A. M. de l'escadron dans un terrain infesté de tireurs ennemis, tombe grièvement blessé en criant :

« Vive la France ! Vive la Légion ! »



Le lieutenant-colonel G. Robert, chef des Commandos de France

(Photo Sam Lévin)

Le 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie est actuellement commandé par un chef digne de maintenir et de conserver ses traditions. Le colonel Robert, qui en prit le commandement le 21 Octobre 1945 et qui fut promu le 25 Décembre 1945, possède des états de service dont la simple énumération est un palmarès de valeur militaire et de sacrifice pour la libération de la France

Affecté au 1^{er} R. E. C. en décembre 1921. — Fait campagne en Syrie 1925-1926 avec le 4^{me} Escadron et au Maroc 1926-1934, opérations des confins algéro-marocains. — Rallié à la France Libre le 18 juin 1940. Rejoint Malte à bord du sous-marin « Le Narval ». — Délégué du général de Gaulle pour le Moyen Orient, met sur pied au Caire les premiers éléments des F. F. L. — En mission en Afrique du Nord, puis en France. — Prend une part active à la Résistance en France. — Commandant le centre d'organisation et d'instruction des unités de choc et d'assaut, met sur pied, en 1944, les groupes de commandos de France (parachutistes). — Chef de mission interralliée parachutée en France en septembre 1944. — Commandant la subdivision militaire des Bouches-du-Rhône (février à novembre 1945). — Prend le commandement du 1^{er} R. E. C. le 21 décembre 1945. — Promu colonel le 25 décembre 1945

Alcapite



Alcapite

18
20
14
14